

N^o 7 (7)
DOCUMENTS HISTORIQUES — No 16

ARCHIVES
GALLERIE
MUSEUM
ONTARIO

11723

René GIRARD, S.J.

11712

Trois grands Hurons



La Société Historique du Nouvel-Ontario
Sudbury, Ont.
1948

Société Historique du Nouvel-Ontario

Comité directeur (1948)

Mgr Stéphane COTÉ, P.D.
Honorable Raoul HURTUBISE, M.D., sénateur
présidents honoraires

M. J.-A. LAPALME
président

Me Léo LANDREVILLE, avocat
vice-président

R.P. Reynald TEASDALE, S.J.
secrétaire

M. Ernest MARCOTTE
trésorier

M. Georges TITTLE
assistant-trésorier

R.P. Wilfrid MORIN, S.J.; M. le juge J.-A.-S. PLOUFFE;
Dr Rodolphe TANGUAY; M. A.-J. SAMSON;
M. Remi MILLETTE; Me Osias GODIN
conseillers

R.P. Lorenzo CADIEUX, S.J.
Chef du bureau de direction

René GIRARD, S.J.

Trois grands Hurons



La Société Historique du Nouvel-Ontario
Sudbury, Ont.
1948

Imprimi protest: Louis C. de Léry, S.J.
25 octobre 1948 Vice-provincial

Nihil obstat: Honorius Raymond, S.J.
25 octobre 1948 cens. dioc.

Imprimatur: Laurent Morin, V.G.
25 octobre 1948



ENTRE 1632 et 1649, la mission la plus importante, en Nouvelle-France, est celle des Hurons. Alors que Montagnais et Algonquins, pourtant nomades, se laissent gagner et demeurent plus facilement chrétiens, les Hurons sédentaires semblent rebelles, et les conversions ne se font que bien lentement. Peut-être sont-elles pour cela plus précieuses ?

Les extraits des Relations des Jésuites dont est faite cette brochure font connaître trois Hurons dont la personnalité, d'une qualité chrétienne exceptionnelle, ressort du premier coup à la lecture courante des Relations. Ces trois hommes, que l'on peut dire grands, sont très probablement nés en cette terre huronne qui avoisine la Baie Georgienne et qui touche au Nouvel-Ontario. Ils y ont passé certainement la plus grande partie de leur vie.

Nos missionnaires, comme de bons Français, s'étaient fait un plan préconçu de travail : on allait s'efforcer de former les enfants pour en faire une nouvelle génération toute chrétienne; devenus bientôt, par la vertu de leur séjour, de bons Américains, ces mêmes missionnaires eurent des vues plus conformes aux réalités qui les entouraient : s'étant rendu compte de l'impossibilité de gagner à une vie réglée une jeunesse particulièrement libertine, ils s'appliquèrent à convertir parmi les adultes ceux qui leur paraissaient

avoir un tempérament de chef ou plus sérieux. C'était procéder de la bonne façon et bâtir d'une manière durable.

Les trois Hurons dont nous donnons ici une espèce de biographie faite de morceaux choisis, Joseph Chiwatenwa, son frère Joseph Teondechoren, et René Tsondiwane, furent de ceux-là. Ils témoignent par l'ensemble de leurs qualités naturelles et de leurs vertus chrétiennes, ainsi qu'on le verra, et de la qualité de leur race et de la justesse du raisonnement des missionnaires à leur sujet.



L E TEXTE EMPLOYÉ est celui de l'édition Thwaites, collationné sur les originaux : nous l'avons modernisé juste assez pour le rendre partout intelligible au lecteur d'aujourd'hui. Pour l'emploi des mots et des tours de phrase, nous n'avons corrigé que ceux qui demandent des connaissances spéciales en grammaire historique, et nous avons scrupuleusement évité, comme il convenait, de toucher à cette phrase si merveilleusement balancée du XVII^e siècle, qui peut paraître ennuyante lorsqu'elle sert à disserter, mais qui est pleine de lumière et de charme dans le récit, ainsi que le lecteur s'en apercevra sans nul doute.



L'Apôtre de l'Action Catholique

Le premier converti de nos grands Hurons s'appelait Chiwatenwa. A son baptême, il reçut le nom de Joseph. Le P. François-Joseph LeMercier, dans la Relation huronne de 1638, présente d'abord son personnage et raconte son baptême. On notera l'enthousiasme continu avec lequel les missionnaires parlent de ce chrétien de grande classe.

IL FAUT ICI que quelques-uns de nos Français corrigent l'imagination qu'ils ont eue de nos Sauvages, se les figurant comme des bêtes farouches, pour n'avoir rien d'humain que l'économie extérieure du corps. Voici un néophyte entre les autres à qui Dieu a touché le cœur, qui ne cède en rien au plus zélé catholique de la France.

Ce Sauvage, surnommé Chiwatenwa, étant en danger de mort, reçut le 16e d'août le nom de Joseph au saint baptême. Dès lors, il ne nous promettait rien de médiocre, mais depuis, sa foi a été tellement éprouvée par la persécution et va tous les jours opérant avec tant de fidélité aux grâces de Dieu, que si cette infinie miséricorde, qui l'a prévenu si avantageusement de ses bénédictions, lui donne la grâce de persévérer, il est pour servir de modèle à tous les croyants de cette nouvelle Eglise.

Ce brave néophyte est âgé de trente-cinq ans ou environ, et n'a quasi rien de Sauvage que la naissance. Or, quoiqu'il ne soit pas des plus accommodés de ce bourg, il est néanmoins d'une famille des plus considérables, et neveu du chef de cette Nation.

Il a l'esprit excellent, non seulement en comparaison de ses compatriotes, mais même, à notre jugement il passerait pour tel en France. Pour sa mémoire, nous l'avons souvent admirée, car il n'oublie rien de ce que nous lui enseignons, et c'est un contentement de l'entendre discourir sur nos saints mystères. Dès sa jeunesse, il s'est engagé dans le mariage, et n'a eu jamais qu'une seule femme, contre l'ordinaire des Sauvages, qui ont coutume à cet âge d'en changer quasi en toutes les saisons de l'année. Il n'est

point joueur, et ne sait même pas manier les pailles, qui sont les cartes du pays. Ajoutez à tout cela un beau naturel, docile à merveille et, contre l'humeur du pays, curieux de savoir.

Le premier coup de grâce qui l'ébranla, ce fut le premier discours que fit jamais le Père Supérieur en un de leurs conseils au sujet de leur fête des morts : car il demeura dès lors si fort affectionné et à nous et à nos Saints Mystères, que peu après il présenta au Père Supérieur un sien petit-fils pour être baptisé; et ensuite, comme il disait, pour aller au ciel.

Et ce qui est bien rare parmi nos Sauvages, jamais il ne nous demandait rien, quoiqu'il n'ignorât pas l'affection que nous avions pour lui. Il procurait aux petits enfants le saint baptême, et Dieu le lui procura par le danger d'une fièvre pestilentielle, qui semblait le vouloir étouffer. Il ne s'en sentit pas plus tôt frappé, que tout ému qu'il était, il accourt chez nous, nous prie de l'instruire comment il se devait comporter pendant sa maladie, — au cas qu'il plût à Dieu, se disait-il, de l'affliger comme les autres, — et de quelle sorte de remèdes il lui serait permis de se servir. Ce fut pour nous une consolation bien sensible d'entendre les beaux actes de résignation que faisait ce bon prosélyte dans notre chapelle.

Le lendemain, nous le trouvâmes assez mal. Ô que Dieu lui avait touché le coeur ! Doutant si un certain remède était permis, il nous fait chercher par les cabanes. "Mes frères, disait-il, si vous me dites que cette médecine déplaît à Dieu, j'y renonce dès maintenant, et pour rien du monde je ne m'en veux servir." Il nous obéissait en tout fort ponctuellement, non seulement pour la conduite de son âme, mais même pour le régime de sa santé. Il arriva que, l'ayant couvert pendant l'accès, il demeura ainsi tout le jour avec assez d'incommodité, jusqu'à notre retour; et lors il nous fit rougir, nous demandant avec sa candeur naturelle s'il pouvait se mettre un peu plus à l'air. Jugeant enfin que le mal pressait, nous lui parlâmes de son baptême. "Ce n'est pas à moi, dit-il, à parler là-dessus, non ce n'est pas à moi." Mais la sincérité de son coeur parut bientôt, en ce qu'il ajouta incontinent : "Je vous ai si souvent témoigné que je croyais, je vous ai cent fois demandé le baptême; et depuis le temps de ma maladie vous ne m'êtes jamais venu voir que je n'aie dit en moi-même : Hé que ne me baptisent-ils ? c'est à eux à en disposer, car ils savent trop bien que j'en serai très content." Son baptême, donc, et le nom de Joseph lui remplirent le coeur de consolation, se voyant en état comme il pensait d'aller au Ciel. . . .

Nous attribuons sa santé à son saint patron; car, il parut hors de danger, deux jours après que nous l'en suppliâmes de bon coeur.

“Dieu, sans doute, disait-il, aura eu égard à ma résignation; maintenant donc, puisqu’il lui a plu me rendre la santé, je suis résolu de lui être très fidèle toute ma vie; je ferai en sorte que les autres le connaissent.” Depuis, nous avons admiré tous les jours en ce Sauvage les effets de la grâce de Dieu : c’est assez de dire que l’écolier va surpassant de beaucoup l’espérance de ses maîtres. (*Thwaites, T. 15, pp. 76-84*)

La même Relation, dans un chapitre subséquent, intitulé “La Conduite de Dieu sur notre nouveau chrétien”, nous campe un Joseph Chiwatenwa en pleine santé et qui prend au sérieux les obligations religieuses qu’il a contractées à l’article de la mort par son baptême. Les épreuves ne l’abattent pas et ses réactions spontanément chrétiennes sont une belle preuve que les vertus sur-naturelles sont un don de Dieu infusé avec le baptême.

DÈS LORS QUE NOTRE JOSEPH eut recouvré ses forces, il vint remercier Dieu en notre petite chapelle de la santé qu’il avait reçue de lui, lui promettant de mieux vivre ci-après et de faire profession publique de son service. La vie qu’il a menée depuis n’a en rien démenti cette sainte et généreuse résolution. Un mot de ses vertus plus insignes.

Il est si bien fondé en la foi qu’il fait grand scrupule de faire quoi que ce soit avant que d’avoir offert à Dieu son action; jusquelà qu’il se plaignit un jour à nous de ce qu’il visitait parfois ses parents, sans considérer si Dieu agréerait ses visites. Pendant sa pêche ou sa chasse, il s’adresse à Dieu, lui disant de coeur : “Vous qui avez tout fait, vous êtes le Maître des animaux, si vous en faites tomber quelqu’un dans mes pièges, soyez béni; sinon, je ne veux que ce que vous voulez.” Il ne manque pas de venir prier Dieu en notre chapelle, le matin et le soir, où il emploie chaque fois un bon quart d’heure; il fait quantité d’actes d’adoration, lesquels il termine par celui de la contrition; il n’a pas de honte de s’agenouiller et prier Dieu en présence des autres, sans s’interrompre pour ceux qui sortent et entrent dans sa cabane.

En moins d’un mois, sa cabane et celle de son frère fut pleine de malades; il perdit quantité des siens et surtout le dernier de ses enfants, qui était le coeur de son coeur. Ces afflictions domestiques ne le troublèrent aucunement, il ne chancela pas dans l’espérance qu’il avait en celui qui l’éprouvait; il apprit à tous ses malades la pratique de l’entière résignation d’eux-mêmes entre les mains d’un si bon Père. Jamais il ne permit qu’aucun sorcier (qui sont ici les

médecins) mît le pied dans sa cabane. Tout son recours était à Dieu, qu'il priait ardemment pour leur santé. Il eut bien de la peine à se raidir contre les reproches de ses parents, qui lui remontrèrent le danger manifeste de mort et l'expérience qu'ils pensent avoir de leurs remèdes ou sortilèges. Son courage anima même son beau-frère à fermer la bouche à sa femme languissante, qui avait songé je ne sais quel festin : "N'importe, lui dit ce bon homme, que tu meurs, pourvu que Dieu soit obéi." Son premier soin qu'il prenait des malades, c'était de les faire baptiser sans attendre l'extrémité. Nous baptisâmes son aîné âgé de six à sept ans, croyant qu'il n'en échapperait pas; il reçut le nom de notre saint fondateur. Celui qui nous contenta le plus, ce fut un sien neveu, à l'âge de dix-neuf à vingt ans, que nous appelâmes Pierre; il est Dieu merci l'imitateur de son bon oncle.

Il y avait du plaisir à parler de Dieu aux malades dans cette grande cabane de cinq familles. Trois de ses petites nièces, dont la plus aînée est d'environ de dix à douze ans, et les deux autres de cinq à six, toutes filles d'esprit, furent du nombre; elles reçurent au baptême les noms des saintes Agathe, Cécile et Thérèse. Il procura le nom d'Anne à sa belle-soeur, laquelle Dieu merci retourna en santé, avec un petit poupon à la mamelle, qui survécut au grand étonnement de tout le monde. Voilà bien des malades dans une cabane, mais aussi voilà de grandes faveurs du Ciel en peu de temps !

Or pour revenir à notre père de famille, il nous crevait le coeur à tous en l'offrande héroïque qu'il allait réitérant de son benjamin; car, pour vaincre le sentiment naturel que lui donnait le danger de ce cher enfant, il s'offrait cent fois le jour à Dieu, avec des termes d'une confiance vraiment chrétienne. Parfois, il le prenait entre ses bras, et parlait à ce petit, comme s'il eût eu bien de la raison : "Thomas, mon cher enfant, lui disait ce bon père, nous ne sommes pas les maîtres de ta vie, si Dieu veut que tu ailles au Ciel, nous ne saurions te retenir sur terre." Jugeant enfin qu'il allait mourir : "Vous m'avez (nous dit-il) enseigné ce que je devais dire à Dieu pour sa santé, dites-moi maintenant comment je m'adresserai à lui quand il sera mort." Ô que cette demande nous fut sensible ! Ce petit ange s'étant envolé au Ciel, nous jugions à propos d'attendre un peu et laisser couler les premières larmes; mais il vint lui-même nous en apporter la nouvelle. Nous le menâmes devant le saint Sacrement, où il parla en vrai Abraham. Nous allâmes pour consoler la pauvre mère et assister aux funérailles : la saison n'est pas encore d'obtenir de ces peuples que nous ayons un cimetière particulier.

Il aime Dieu avec tant de sincérité que nous sommes ravis de l'entendre parfois parler à Dieu dans ses prières (car nous le faisons encore prier à haute voix); il les fait avec des sentiments qu'il n'a pu apprendre que du Saint-Esprit. Il ne sait bonnement de quels termes se servir, pour lui faire les remerciements de lui avoir donné la foi. Il prie Dieu tous les jours pour toute sa Nation, de si bonne grâce qu'il faudrait être de bronze pour n'en être pas ému. Il trouve de soi-même de jour en jour de nouveaux motifs pour former des actes de contrition, concluant ainsi d'ordinaire : "Oui, mon bon Dieu, je vous honorerai toute ma vie et vous aimerai de tout mon coeur !" Il nous assura un jour que les pensées du Ciel et de la bonté de Dieu lui touchaient le coeur plus que celles de l'enfer ne lui donnaient de crainte. . .

Je serais trop long si je voulais raconter par le menu toutes les autres circonstances de ses vertus; je me contenterai de dire ce qui ne se peut assez dire :

1) Qu'il a une horreur extrême du péché, ne nous parlant quasi jamais, qu'il ne nous propose quelque cas de conscience, laquelle il a très délicate.

2) Qu'il prêche hautement et à toutes rencontres Jésus-Christ, et d'exemple et de paroles; il le fit bien paraître dans les conseils dont j'ai parlé ci-dessus. Nommément il est admirable en l'instruction continuelle de sa cabane, leur inculquant à tout propos les saints commandements de Dieu.

3) Qu'il a une particulière communication avec Dieu, le priant chaque jour la larme à l'oeil, à ce qu'il lui plaise regarder en pitié son pauvre pays. Si bien que c'est une de nos plus sensibles consolations de nous trouver auprès de lui quand il fait ses prières; surtout son action de grâce après la Communion.

4) Devant et après les instructions qu'on lui fait, il y a du plaisir de le voir à genoux pour demander la grâce de l'Esprit divin; jusque-là qu'il s'est captivé lui-même à apprendre cet hiver à écrire, pour retenir et répéter ce qu'on lui dit, mais surtout pour remarquer, disait-il, plus clairement le nombre de ses péchés.

5) Il s'adonne à une pureté de conscience incroyable, se jetant souvent à nos pieds pour se confesser, faisant scrupule de la moindre chose.

6) Il se tiendra parfois en prières les trois-quarts d'heure entiers à deux genoux, qui est une posture difficile à un Sauvage. (*Thwaites, T. 15, pp. 86-96*)

Un si bon chrétien devait obtenir de Dieu la conversion de sa femme unique. C'est ce qui est raconté dans les lignes suivantes.

DÈS LORS QUE NOUS VÎMES notre bon Joseph dans le train d'un véritable chrétien, nous souhaitâmes la même grâce à sa femme pour le bien de toute sa famille; car bien qu'elle crût en Dieu, elle ne se défit pas si tôt de tout ce qui était contraire à la loi de Dieu. Il plût donc enfin, comme nous croyons, au grand St. Joseph, patron de cette famille et de tout le pays, de lui toucher le coeur, en sorte que nous jugeâmes à propos de disposer son baptême pour le jour de sa fête.

La veille de ce beau jour, son mari fit un festin solennel à ses parents et à ses amis les plus considérables du bourg, où nous assistâmes. Il le commence par la bénédiction de l'Eglise; et pendant que la chaudière se vide, il les entretient bravement. Voici ce qu'il leur disait: "Mes frères, je veux bien que vous sachiez que ma femme est entièrement résolue de croire en Dieu et le servir, et que dès maintenant elle abandonne pour jamais toutes les superstitions du pays, pour être baptisée. Pour moi et le reste de notre famille, nous avons tous été baptisés pendant la maladie. Echon (le Père de Brébeuf) parachèvera seulement quelque chose qui y manque." Il termina toute la cérémonie avec l'action de grâces des chrétiens, qu'il fit à haute voix. . .

POUR DIRE UN MOT DE MARIE AONNETTA, sa femme, elle est trop heureuse d'avoir rencontré un si bon Père en un si fidèle mari. Elle se confesse souvent; ce qui nous fait espérer qu'elle persévérera, c'est qu'elle va rondement et à coeur ouvert; de plus, elle n'a jamais vécu dans le libertinage où se jettent ici les filles et les femmes. Ce nous est une consolation inexplicable de ce que les actions vertueuses de ces nouveaux chrétiens contraignent enfin ces peuples d'avouer ce qu'ils ne pouvaient croire, que les Hurons, aussi bien que les Français, peuvent garder la loi de Dieu. (*Thwaites, T. 15, p. 106*)

Voyant leur néophyte en de si bonnes dispositions, les missionnaires n'hésitent pas à lui proposer une retraite fermée, et de huit jours, s'il vous plaît. Le retraitant en sort plus enthousiaste que jamais de sa foi, et nous le voyons — ce qui est le fruit normal d'une retraite fermée — s'occuper de gagner à la religion ses parents et ses amis. C'est ce que raconte le P. Jérôme Lallemant dans un chapitre très intéressant de la Relation huronne de 1640.

C'AVAIT BIEN ÉTÉ une de nos pensées, faisant une maison à l'écart, éloignée du voisinage des bourgs, qu'elle servirait entr'autres choses

à la retraite et récollection de nos ouvriers évangéliques qui, après leurs combats, trouveraient cette solitude pleine de délices; mais jamais nous n'eussions cru que le premier à qui cette maison servirait pour ce sujet dût être un pauvre barbare, dont le génie est si fort éloigné des idées conformes à telles occupations. Ce fut Joseph Chiwatenwa, surnommé ici par excellence "le chrétien".

A l'occasion des tempêtes que nous prévoyions, nous jugeâmes à propos de le prévenir de quelque instruction plus particulière, afin de lui fortifier le courage, comme à celui qui devait servir d'exemple à tous les autres. On lui en fit donc ouverture et on lui donna quelque idée des exercices spirituels. "Hélas ! dit-il, pourquoi avez-vous été si longtemps sans me faire part d'un si grand bien ? J'avais eu mille fois la pensée de m'enquérir pourquoi vous ne m'enseigniez point ce que je voyais faire si souvent aux deux Pères qui sont à ma cabane, qui prient si longtemps Dieu sans remuer les lèvres; je m'en suis retenu, croyant que si vous m'en eussiez jugé capable vous me l'eussiez enseigné, et partant qu'il fallait attendre d'en être trouvé digne." Dès lors, le temps fut pris pour ce dessein, mais des occupations extraordinaires lui survenant les unes après les autres, la chose tirait en longueur. Ce bon homme s'en aperçut, et se doutant bien de lui-même qu'il pourrait y avoir de la ruse du diable, il quitte tout, à l'heure même, abandonne entre les mains de Dieu le soin de sa famille, et en effet nous vint trouver lorsque nous l'attendions le moins. Peut-être sera-t-on bien aise de savoir quelque partie des sentiments que Notre-Seigneur lui donna pendant cette sainte occupation; on verra que le Saint-Esprit est partout le maître des cœurs.

1. "Toute ma vie j'ai toujours été occupé; si je mourrais à cette heure, quel profit m'en resterait-il pour l'éternité, sinon du peu que j'ai fait pour le salut de mon âme depuis que j'ai la foi. L'occupation que je vais entreprendre me sera à jamais profitable, il faut donc m'y employer plus fortement que jamais je n'ai entrepris affaire du monde."

2. "Mon Dieu, je viens ici pour savoir votre sainte volonté, et en résolution à quelque prix que ce soit de l'accomplir, m'en dût-il coûter la vie. Si vous ne me la donnez à connaître, pardonnez-moi, mon Dieu; un sujet, à qui son capitaine ne déclare pas ses désirs, est excusable s'il ne les fait."

3. "Hélas que l'appui des hommes est peu de chose ! Ceux qui m'aimaient le plus au monde et de qui je tiens davantage, mon père et ma mère, sont morts; Dieu seul par sa bonté m'a servi de père et de mère; lorsque je ne songeais aucunement à lui, il a songé sans cesse à moi. J'étais comme un enfant à la mamelle,

qui mord et tourmente sa mère lorsqu'elle lui fait le plus de bien. Ce grand Dieu a appelé du bout du monde et de delà les mers des hommes qui sont venus pour moi et pour moi quasi seul. Hélas, mon Dieu, que votre amour est grand ! Me dois-je appuyer sur autre que sur vous ?”

4. Un certain jour, il se trouva le soir dans une grande aridité et évagation d'esprit; quand il fut question de rendre compte de sa méditation au Père qui le dirigeait : “Mon frère, lui dit-il, je reconnais bien que je n'ai point d'esprit, je n'ai point bien fait mon oraison, je me suis incontinent trouvé au bout de mes pensées. Hélas, qu'en est-il de notre esprit !” Le Père lui ayant demandé comment il s'était comporté en cette occasion : “J'ai dit à Dieu, répondit-il, Hélas, mon Dieu, je ne suis rien, est-ce à moi à vous porter quelque parole; je viens ici pour vous entendre, parlez donc au fond de mon coeur et dites-moi : Fais cela; je le ferai, mon Dieu, quand j'en devrais mourir. Puis j'ai dit à la Vierge : Sainte Marie, mère de mon Sauveur Jésus, me voici en votre maison et dans votre chapelle; qui m'y fera du bien, sinon vous ? ayez pitié de moi; je suis ici venu pour connaître la volonté de Dieu, mais je n'ai point d'esprit, et s'il parle, je ne l'entends point. Je ne suis rien, vous êtes toute puissante, priez pour moi votre fils bien-aimé Jésus. Puis je me suis adressé aux saints dont les reliques sont ici et dont la plus grande part m'a donné bien de la peine à apporter ici-haut de Kébec; je leur ai dit : Grands saints, je ne sais pas vos noms, néanmoins vous ne pouvez ignorer que j'ai apporté vos reliques en ce pays, ayez pitié de moi; priez pour moi votre maître et le mien, Jésus. Par après, je me suis souvenu des tableaux qui sont en cette chapelle, et ai prié les saints qui y sont dépeints, particulièrement saint Joseph, dont je porte le nom.”

5. En la méditation du Paradis, il ne voulut point s'arrêter à considérer tout ce qu'on peut se figurer de beau dans le ciel : “Mon Dieu, dit-il, je ne veux pas juger des biens que vous réservez après cette vie à ceux qui vous servent, car je n'ai point d'esprit. C'est assez que vous ayez dit qu'on y serait à tout jamais content, vous en savez mieux les moyens que tous les hommes ne le peuvent comprendre. Si je me représentais le Paradis comm un lieu où il y a de belles cabanes, de belles robes de castor, des cerfs et des ours à manger, je ne vous ferais pas plus riche que les hommes; il n'y a rien de tout cela, mais il y a bien plus que tout cela, puisque les hommes et toutes leurs richesses ne sont rien à l'égal des vôtres. On me raconte mille raretés et beautés de la France, que je ne puis comprendre, je le crois toutefois; pourquoi ne serais-je pas assuré des contentements ineffables qu'il y a dans le ciel, quoiqu'ils sur-

passent mes pensées; c'est assez que vous ayez dit qu'on y sera à tout jamais content."

6. Un jour on lui apporte une fausse nouvelle de la maladie d'une de ses nièces. "Quand bien même, dit-il, ma femme et mes enfants seraient malades, je ne partirai point d'ici que les huit jours ne soient expirés; je me console dans la créance que j'ai que Dieu voit tout ce qui se passe dans ma famille; je n'en suis pas le chef, c'est Dieu; s'il veut que tous meurent, qui lui peut résister? Ma présence leur serait maintenant inutile; je ferai plus ici pour eux auprès de Dieu. Le diable a fait tout ce qu'il a pu pour m'empêcher de commencer ces exercices, il tâche maintenant à faire que je ne les continue pas. Ceux qui me dirigent jugeront mieux que moi s'il faut que j'aie assisté ceux qu'on me dit être malades."

Les journées lui étaient trop courtes et souvent il demandait s'il ne pourrait pas faire les exercices plusieurs fois l'année. En un mot il n'y a point de cœur barbare, même dans le plus profond de la barbarie, lorsque Dieu veut en prendre la possession. Jésus-Christ n'a pas moins mérité de grâces aux Sauvages de l'Amérique qu'aux peuples les plus policés de l'Europe. Depuis ce temps-là nous l'avons vu croître sensiblement dans cet esprit vraiment chrétien qui se trouvait en la primitive Eglise.

Au sortir de ses exercices, notre Joseph Chiwatenwa se sentit poussé à visiter quelques siens parents, en un bourg assez proche d'ici. Le Père le Mercier, qui l'avait assisté en ses exercices, l'accompagna aussi en ce voyage, pour le ménager à la gloire de Dieu. Ce bon chrétien s'y comporta avec un esprit qui semble avoir je ne sais quoi de celui des apôtres, lorsqu'ils sortirent du lieu où ils avaient reçu le Saint-Esprit.

Il commença par la visite d'un sien frère et, après quelques compliments ordinaires: "Mon frère, lui dit-il, il est vrai que je ne suis pas votre cadet, mais il faut que vous sachiez que la grâce que Dieu m'a faite de recevoir le saint baptême et les sentiments qu'il me donne, m'obligent de prendre la qualité d'aîné; et en cette qualité je vous dirai que deux choses m'ont amené ici: la première, pour vous apprendre comme vous devez vous comporter parmi les mauvais bruits qui courent de moi dans le pays; la seconde, pour vous communiquer derechef la doctrine qu'on m'a enseignée, et vous sommer plus que jamais de penser sérieusement aux affaires de votre salut. Si on a parlé de moi en mauvais termes par le passé, il faut bien vous attendre que ce sera pis à l'avenir, puisque ce que j'ai fait jusqu'à présent n'est rien en comparaison de ce que je prétends faire dorénavant pour Dieu. C'est maintenant que je commence à le connaître et que je ne désire rien épargner pour son service.

“Ce qui me fait parler de la sorte, est que je viens de passer huit jours avec mes frères, où j’ai appris que je ne suis rien, et les grandes obligations que nous avons à un Dieu tout-puissant qui nous a tant aimés; à quelque prix que ce soit, je veux accomplir ses saintes volontés; jamais je ne rougirai de faire profession de ce que je suis, et l’appréhension de la mort ne me fermera jamais la bouche quand il se présentera quelque occasion de parler de ses grandeurs. Je vous dis ceci afin que vous vous disposiez à tout ce que Dieu voudra faire de moi. On vous assurera bientôt tout de nouveau, ce dont on vous a souvent battu les oreilles, que je suis une des causes de la ruine du pays, que les Français m’ont appris leur secret et que je suis passé maître en matière de sorts. D’autres vous viendront dire que la résolution est prise de me tuer, ou même que déjà on m’aura fendu la tête. Ecoutez paisiblement tous ces discours sans vous troubler, baissez la tête et vous tairez, de peur que vous ne parliez mal à propos; car vous n’avez point encore d’esprit, n’ayant point encore de foi.”

Ce Sauvage écouta ce discours sans dire un seul mot et demeura dans un étonnement incroyable voyant son frère lui parler d’un langage inconnu. Toute sa réponse fut qu’en effet on ne parlait dans les festins et les assemblées que de lui et des Français, que les affaires s’alliaient aigrissant de plus en plus et que les desseins semblaient être tout formés de s’en défaire. Notre chrétien ne lui répondit autre chose sinon qu’il ne s’en mît pas en peine, que sa vie et la nôtre étaient entre les mains de Dieu.

Puis, se tournant vers tous ceux qui étaient là dans la cabane, il continue une bonne partie de la nuit à les instruire des choses de notre foi, tantôt leur parlant des beautés ineffables du Paradis, puis des effroyables tourments de l’enfer. Il adressait plus ordinairement la parole à son frère, sans se lasser de battre ce cœur plus dur que la pierre. Enfin, voyant qu’il ne pouvait tirer de lui aucune bonne parole : “Mon frère, je reconnais bien, lui dit-il, que vous ne faites pas beaucoup d’état de ce que je vous enseigne; un jour viendra que vous regretterez de n’en avoir pas fait votre profit. Nous sommes comme des enfants pendant cette vie, nous sommes sans esprit, nous n’estimons que des passe-temps inutiles, et surtout ceux qui n’ont pas encore la foi, ni reçu le baptême, n’ont non plus de raison que des enfants. C’est alors que nous deviendrons grands et que notre esprit s’ouvrira, quand notre âme sera séparée du corps; mais, hélas ! il sera trop tard ! Vous m’écoutez comme un homme à demi endormi, ou qui a l’esprit ailleurs; vous êtes encore enfant, tandis que vous vous amusez après vos songes et autres superstitions du pays.”

Le lendemain, il alla dans quelques autres cabanes, où, ayant trouvé une assemblée de plusieurs anciens, il leur parla avec un ascendant que l'esprit de Dieu lui donnait. Tous admiraient son éloquence (car il parlait les heures entières dans un air qu'ils n'avaient jamais vu). "La vérité et la raison, leur dit-il, ne se trouvent que dans la foi; je ne suis qu'un enfant, et je serais un superbe, si j'entreprenais de moi-même de vous convaincre; ce n'est pas de moi que je parle, c'est le maître que je sers qui me donne les pensées et me rend éloquent à soutenir sa cause." Ces vieillards lui firent quantité de questions, il satisfit à tous leurs doutes. Enfin, un de la troupe levant un peu plus sa voix : "Il est vrai, lui dit-il, que ce que les Français t'ont enseigné est raisonnable, je serais bien d'avis que nous nous fissions tous chrétiens comme toi; mais c'est à notre capitaine à parler là-dessus, c'est lui qui manie les affaires." — "Vraiment, répliqua-t-il, vous avez moins d'esprit que des enfants : si vos capitaines se damnent, voulez-vous vous damner avec eux ? Un enfant s'enfuirait, qui verrait tous les capitaines brûler au milieu des flammes. Qui de vos capitaines vous a jamais appris à bien vivre ? qui d'eux a défendu le larcin ou l'adultère ? Tant s'en faut, ils sont plus larrons et impudiques que les autres." Il les confondit là-dessus, et les contraignit d'avouer qu'ils étaient sans esprit. (*Thwaites, T. 19; pp. 136-162*)

Le Père cite ensuite un discours plus important que cet apôtre de l'action catholique adressa en plein conseil, semble-t-il, aux Anciens et Capitaines de sa nation. On notera l'habileté dialectique de ce discours et la franchise totale qu'il manifeste.

VENONS À LA PERLE de nos chrétiens, Joseph Chiwatenhwa. Voici ce que m'en écrivent nos Pères.

Notre bon chrétien se comporte généreusement au milieu de toutes ces tempêtes; il parle plus résolument et plus hautement que jamais; il reprend publiquement les superstitions diaboliques et la sottise de ses compatriotes. Nous prenions plaisir à l'entendre, il y a quelques jours, parlant à des Anciens et capitaines : "J'étais, disait-il, ces années passées, appelé à tous vos conseils, semblables à ceux qu'on a tenus ces jours derniers; je m'étonnerais de n'avoir point été invité à ceux-ci; n'était que je sais bien que le magicien n'a pas voulu que les croyants y assistassent; j'y eusse parlé volontiers, et, quoique je vous honore, et vous appelle tous mes oncles, je vous eusse dit publiquement qu'en toutes ces affaires vous vous comportez comme des enfants sans esprit. Un sorcier vous persuade ce qu'il veut; il a promis de guérir tous vos malades, vous l'avez cru

et lui avez fait de grands présents selon qu'il les a désirés. Le diable est un menteur et nonobstant vous le croyez; il est insolent en ses demandes et toutefois, quoiqu'il vous coûte, vous lui obéissez de point en point. Dieu est véritable en ses promesses, vous lui refusez la croyance; ses commandements sont faciles et raisonnables, pas un ne se met en peine de lui obéir. Le diable prend plaisir à recevoir des honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu seul, et après il se moque de vous; la maladie continue aussi fort que jamais, la mortalité ravage vos cabanes et ceux que cet imposteur magicien a le plus arrosés de son eau, ce sont ceux-là justement qui sont morts. Vous voyez cela aussi bien que moi et nonobstant vous persistez dans votre aveuglement; ouvrez les yeux et vous confesserez que le diable vous trompe. Au reste j'entends qu'on parle de moi comme d'un homme qui a intelligence avec les robes noires. Je veux qu'on sache que je suis lié avec eux, non pas pour ruiner le pays, comme disent les langues médisantes, mais pour maintenir les vérités qu'ils sont venus nous annoncer. Je serai heureux de mourir pour ce sujet; je suis tout prêt d'être brûlé pour cette cause. Je ne prétends rien en croyant que d'honorer le maître de vos vies, non pas pour l'espérance d'aucun bien que j'attende de lui en ce monde, mais sous les seules espérances du paradis dont nous n'avions pas connaissance avant qu'on fût venu nous enseigner. Cela fait que je ne crains pas de mourir; qu'on me tue pour ce sujet, je ne fuirai pas la mort. Dites cela à tout le monde, je le dis à tous ceux qui me parlent de ma croyance, afin qu'on sache nettement l'estime que je fais de la foi." (*Thwaites, T. 19, p. 244*)

Après ses discours aux hommes, voici ceux, admirables, qu'il adresse à Dieu.

LA PURETÉ de sa conscience ne lui permet pas de porter plus d'un jour ce qui lui semble le moins du monde désagréable à Dieu; il a horreur du péché véniel autant qu'il serait souhaitable que tous les chrétiens eussent des péchés mortels.

Il est encore plus éloquent parlant à Dieu en ses prières, qu'il ne l'est en parlant aux hommes; surtout, c'est un plaisir de l'entendre après la communion, car c'est là qu'il va goûtant la dévotion avec une douceur incroyable, et ne peut se saouler de bénir celui qui alors se fait sensiblement connaître par les effets de la grâce qu'il va produisant en son âme. Quelqu'un de ses enfants est-il tombé malade? "Mon Dieu, dit-il, cette maison est la vôtre; je sais le soin que vous en devez avoir, puisque vous nous aimez; soit en la vie, soit en la mort de celui-ci qui est malade; en tout il n'y

a pas de doute que vous aurez égard à notre plus grand bien; grand Dieu que votre volonté soit faite et que la vôtre soit la nôtre.”

Va-t-il en quelque voyage : “Mon Dieu, dit-il, que j’ai fait de pas inutiles en ma vie, parce que je ne vous ai pas connu ! Faites, mon Dieu, en quelque endroit où j’aïlle, que jamais je ne m’oublie que vous êtes avec moi, afin qu’en aucun lieu je n’aie l’assurance de vous y offenser.

L’été passé, allant et retournant de Kébec, dans les sauts et portages, il faisait trois et quatre voyages, chargé au-dessus de ses forces, et tout cela pour Dieu. Au commencement du portage, il offrait son travail à Notre-Seigneur; dans le chemin, il s’entretenait continuellement avec lui; et à la fin, il le remerciait de lui avoir donné la force de faire quelque chose pour lui.

Dans les paquets qu’il rapporta pour nous, il y avait entre autres choses des reliques précieuses de quelque saint; c’était là sa consolation, et jamais il ne voulut permettre qu’autre que lui se chargeât d’un si saint, quoique pesant, fardeau; et ses conversations plus ordinaires dans le plus fort de ses travaux étaient avec ceux qu’il ne connaissait pas même de nom, mais qu’il aimait et honorait puisqu’ils étaient amis de Dieu. De sept caches de blé qu’il avait faites en descendant, pour les reprendre à son retour, il n’en trouva que deux, les cinq autres lui ayant été dérobées; c’est-à-dire qu’il fallut redoubler ses travaux et diminuer ses vivres, se voyant quasi condamné à mourir de faim. Ce bon chrétien recevait ces disgrâces comme faveurs du ciel; aussi savait-il, bien avant que de visiter ses caches, disposer saintement son coeur à tout ce qui lui pouvait arriver. “Mon Dieu, disait-il, vous ne manquez pas aux bêtes qui vivent dans les bois et toutefois elles n’ont ni champs, ni lieu où elles cachent leur vivres; elles ne meurent que quand vous l’ordonnez; disposez, grand Dieu, de nos vivres, et par conséquent de nos vies selon vos volontés.”

Le P. le Mercier, qui fit tout ce voyage avec lui, était tout consolé de le voir en tout temps égal à soi-même, toujours et partout dans les sentiments de Dieu.

A-t-il fait quelque perte : “Hélas, dit-il, mon Dieu, il n’y a rien que vous de précieux au monde; pourvu que je ne perde pas ce qui rend mon âme agréable à vos yeux, je suis toujours trop riche; je devais quitter à la mort ce que je viens de perdre et ainsi je n’ai fait qu’avancer quelque peu le temps de cette perte.”

A-t-il reçu quelque faveur : “Mon Dieu, dit-il, que j’ai reçu de grâces et de biens en ma vie sans vous en remercier ! Si je n’avais la foi, je serais encore dans le même aveuglement que mes compatriotes; ils vous connaissent assez pour blasphémer votre saint nom,

mais pas encore pour vous bénir; qu'ai-je fait plus qu'eux pour que vous ayez voulu me préférer à eux? Je vous rends grâces de tant de biens; aidez-moi, mon Dieu, afin que jamais ne soit dit que vous ayez abandonné celui qui se confie entièrement en vous."

En effet, sa confiance est aussi grande que sa foi; et Dieu nous a voulu montrer qu'il l'agréait. Il y a quelques jours qu'une de ses petites nièces étant inquiétée de terreurs qui lui prenaient dans son sommeil et lui faisaient passer les nuits dans des cris et frayeurs étranges, tous ceux de sa cabane se trouvèrent en grande peine, ne pouvant juger autre chose sinon que quelque esprit malin tourmentait ainsi cet enfant. Ils avaient trop grande horreur du péché pour seulement songer à se servir des danses superstitieuses du pays, seuls remèdes à ces sortes de maladies; mais ils n'avaient pas assez de confiance en Dieu pour espérer que la foi seule devait être plus puissante en ce point que ces inventions diaboliques. Le bon Joseph se lève, voyant sa nièce au plus fort de ses craintes: "Non, non, dit-il, les diables ne seront pas les maîtres en une maison qui ne veut point avoir d'autre maître que Dieu; si ce sont eux qui épouvantent cette enfant, il faut résolument qu'ils cessent." Il prend la croix de son chapelet en la main, s'approche de l'enfant: "Courage, lui dit-il, souviens-toi que tu es baptisée, que tu n'es plus créature du diable; crois seulement et pend cette croix à ton col, ces frayeurs cesseront." Aussitôt fait, à même temps, cette enfant se sent délivrée; ses terreurs se dissipent, le calme retourne en cet esprit et alors le sommeil la saisit si paisiblement qu'il fut aisé de juger que ces insomnies et frayeurs nocturnes n'étaient causées que de cet esprit de ténèbres qui porte le trouble avec soi et ne redoute rien tant au monde qu'une vraie foi et un coeur généreux, qui met en Dieu seul toutes ses confiances.

Nos pères, qui ont eu soin de cette mission, ont eu tout loisir de considérer ses déportements, n'ayant point eu de retraite plus ordinaire que sa cabane plus de cinq mois entiers.

Ce fut un bonheur pour nous, quittant le bourg de la Conception et la chapelle qui y avait été dressée en son honneur, de trouver un si bon chrétien pour en être le gardien, tandis que nos Pères devaient l'abandonner de fois à autres pour parcourir les bourgs et villages circonvoisins dans l'étendue de leur ressort. Mais lui, de son côté, s'en ressentit plus obligé à Dieu, c'était là sa consolation, de mener toute sa famille, soir et matin, en ce saint lieu pour y faire plus dévotement leurs prières. Pour lui, il y passait les heures entières dans la méditation, quoique souvent son coeur s'épanchât par sa bouche. "Hélas! mon Dieu, s'écriait-il, si je garde votre maison, vous conservez la mienne; j'ai soin de votre temple, ayez

soin de mon âme. Il faut un saint pour garder des choses si saintes; mon Dieu, c'est à vous à me sanctifier. Et quoi, mon Dieu, disait-il autre fois, faut-il que les démons soient si puissants en ce pays? Toute la terre vous adore, pourquoi permettez-vous que celle-ci ne vous connaisse pas? Ne l'emplissez-vous pas aussi bien que le reste du monde? Il est vrai que nos péchés vous ont justement irrité; mais quoi, où voit-on votre miséricorde sinon où il y a plus de misère?"

Ce bon chrétien, étant retourné il y a quelques mois d'un voyage qu'il avait fait aux Khionontateronons, où il était allé assister nos Pères en la prédication de l'Évangile, se voyant fatigué du chemin, fit suerie (c'est une certaine façon de bain qu'ont ces Sauvages pour se délasser). Etant entré dedans ce bain, ce fut un plaisir de l'entendre, non pas chanter des songes et des chansons de guerre, comme font en ces rencontres tous ses compatriotes, mais s'animer à un nouveau combat, se résoudre à mourir pour la défense de la foi, promettre à Dieu de parcourir tout le pays et annoncer partout son saint nom. En un mot, ce qu'il a plus avant dans le cœur est le sujet le plus ordinaire de ses discours, de ses chansons, de ses plus aimables entretiens. (*Thwaites, T. 19, pp. 246-258*)

Voilà deux ans que notre Joseph est chrétien et qu'il donne les magnifiques exemples que nous venons de lire. Le P. Vimont, dans la Relation de 1642 raconte brièvement la fin de l'histoire : Joseph Chiwaterwa meurt en prêchant Jésus-Christ.

ONZE CANOTS de Hurons chargés d'hommes et de pelleteries, descendant aux Trois-Rivières, s'arrêtèrent quasi à même temps dans une île, à cinquante lieues au-dessus de Notre-Dame de Montréal, pour chasser au cerf et aux vaches sauvages. Ils mirent en embuscade une partie de leurs hommes pour se jeter sur les bêtes qui se lanceraient dans la rivière, pendant que la plus grosse troupe s'en allait courant et criant dans cette île pour épouvanter ces animaux. Les Iroquois survenant se jettent sur cette embuscade et l'enlèvent en un moment. Leurs camarades, bien étonnés, veulent courir après; mais, craignant que les ennemis ne fussent en nombre et qu'ils ne leur dressassent quelque embûche dans les bois, ils abandonnent leurs compagnons à la merci des loups et se divisant en deux bandes, les uns remontent aux Hurons et les autres descendent aux Trois-Rivières, pour donner avis que les chemins étaient assiégés en divers endroits.

Jamais ni les Algoquins ni les Hurons n'ont eu tant de recours à Dieu qu'ils ont maintenant, et jamais ils n'ont été accablés de

plus grands malheurs; plus nous avançons dans la foi et plus avant marchons-nous dans les croix; il semble que tout veut périr, au temps peut-être que Dieu veut tout sauver. C'est par ces désespoirs qu'il nous conduit dans l'espérance, et sa main puissante nous soutient plus fortement dans les bouleversements.

Ce bon Joseph, tant signalé parmi les Hurons, n'eut pas plutôt commencé de prêcher Jésus-Christ à ses compatriotes qu'il se vit misérablement massacré dans une surprise de ses ennemis. Ce coup devait, selon les apparences humaines, confirmer son frère dans l'éloignement et dans l'aversion qu'il avait de notre créance; au moment que nous pensions qu'il dût fulminer contre Jésus-Christ, c'est en ce moment qu'il se fit baptiser en son nom. (*Thwaites, T. 22, p. 272-274*)

Disons un dernier mot de sa femme, que nous trouvons dans la même Relation où est racontée la mort de Joseph.

MARIE AONETTA, veuve de Joseph Chiwatenwa, cet insigne chrétien, se comporta avec un semblable courage. La mort lui ayant ôté une petite fille de trois ans, nommée Geneviève, qui souvent durant sa maladie montrant le Ciel disait qu'elle cherchait son père et voulait aller avec lui. Les Pères qui étaient pour lors à la Conception, quinze jours ou trois semaines avant sa mort, la voyant grièvement malade, s'avisèrent de dire quelques messes votives en l'honneur de sa bonne patronne, sainte Geneviève, pour la prier de procurer à cette petite créature ce qui serait pour son mieux, ou la vie ou la mort en cet état d'innocence. Il semble que cette bonne sainte leur voulut faire sentir qu'elle avait ouï leur requête, la vie étant restée à cette petite fille jusqu'au troisième jour de l'an, jour de la fête de la sainte, que cette petite Geneviève expira. C'était la première qu'un de nos Pères avait baptisée arrivant au pays et à laquelle, par vœu, il avait donné ce nom, avec prières à cette bonne patronne que comme elle devenait la gardienne de cette première grâce, il lui plût faire en sorte que par son moyen elle obtînt la dernière. Sa mère Aonetta ayant assisté à l'enterrement de sa fille, voyant que ses parents chrétiens s'arrêtaient à pleurer sur la fosse de son feu mari, ne put arrêter les plus vifs sentiments de son cœur : "A quoi bon toutes ces larmes, leur dit-elle ? Tâchons à les suivre là-haut dedans le Ciel; faisons-y une famille toute entière de saints, servons tous Dieu fidèlement; que les mécréants reconnaissent que notre fois n'est pas morte avec les défunts et que l'espérance du Paradis est capable d'arrêter nos larmes." (*Thwaites, T. 23, p. 58*)

Le Sorcier converti

Le premier texte raconte la conversion du frère de notre Joseph, qui fut aussi baptisé sous le même nom, après quoi le P. Jérôme Lallemant communique quelques expériences de sorcellerie que lui a apprises l'ex-sorcier.

C'EST DE CE BOURG de la Conception, (qui porte le nom de toute la Mission) qu'était ce brave et généreux chrétien Joseph Chiwa-tenwa, dont il a été si souvent parlé dans les relations précédentes et que les Iroquois massacrèrent l'été passé, s'étant rués inopinément dessus lui.

Qui n'eût jugé que tout l'édifice ne dût tomber en ruine, après une mort si funeste, ce semble, de celui que tous, tant infidèles que chrétiens, regardaient comme le pilier et la colonne de cette petite Eglise naissante ? et sur qui, en effet, nous jétions les yeux comme sur un apôtre de ce pays, puisque ne respirant que la gloire de Dieu, n'ayant de l'amour que pour Lui et ne faisant état que des vérités de la foi, qui sans cesse éclairaient son esprit et animaient quasi tous ses désirs : non seulement il en avait les qualités, mais aussi en avait-il fait souvent l'office au péril de sa vie; il n'y avait aucun lieu dans toutes ces contrées où de son vivant nous ayons mis le pied et où il n'ait prêché hautement des grandeurs de Celui qu'ils devaient adorer pour Dieu, et des obligations que nous avons au Sang et à la Croix de Jésus-Christ.

Mais tant s'en faut que la foi ait reçu aucun dommage de ce coup dans le coeur des croyants, que plutôt elle semble s'être affermie plus qu'auparavant. En effet son frère aîné, nommé Téondechoren, qui auparavant n'avait pas fait beaucoup d'état de ses instructions et bons avis, nous vint trouver trois jours après le massacre, pour nous demander instamment le baptême. On l'examine, on le sonde, on le trouve instruit et informé de tout ce qui était nécessaire à cela. On prit toutefois quelque temps pour mieux encore reconnaître sa disposition, à laquelle ne trouvant rien à redire, il fut baptisé à la fête de la Nativité de Notre-Dame. On

lui donna le nom de Joseph, qui est le nom du défunt, dans l'espérance que l'on eut que la vertu de son feu frère, aussi bien que son nom, ressusciterait en sa personne. Nous ne savons pas quels en seront les progrès et l'issue, mais à ce commencement nous ne recevons pas moins de contentement de lui que nous en avons reçu autrefois de feu son frère, lorsqu'il commença d'être chrétien, voire même y trouvons-nous quelque chose de plus, avec cette différence néanmoins, que son frère n'avait eu personne devant soi qu'il eût pu imiter; mais celui-ci a eu l'exemple de son frère, qui semble avoir été toute la cause de son bonheur.

La conversion de ce nouveau Joseph semble d'autant plus considérable qu'il a trempé vingt ans durant dans l'exercice de l'Aoutaenhrohi, ou festin et danse de feu, le plus diabolique et cependant le plus ordinaire remède des maladies qui soit dans le pays. Il nous a confirmé tout ce qui en a déjà été écrit autrefois, et nous a raconté qu'environ l'âge de vingt ans, il se mit par fantaisie de jeunesse à suivre ceux qui s'en mêlaient; mais que, comme il eut vu qu'il n'avait pas comme les autres les mains et la bouche à l'épreuve du feu, il se gardait bien de toucher à ce qui était trop chaud, mais qu'il en faisait seulement le semblant et couvrait son jeu du mieux qu'il pouvait.

Au bout de quelque temps, il eut un songe, dans lequel il se vit assister à une de ces danses ou festins et manier le feu comme les autres, et il entendit en même temps une chanson, laquelle il fut étonné à son réveil de savoir en perfection. Au premier festin qui se fit de cette nature, il se mit à chanter sa chanson et voilà petit à petit qu'il se sent entrer en fureur; il prend les braises et les pierres ardentes avec les mains et les dents, du milieu des brasiers, il enfonce son bras nu tout au fond des chaudières bouillantes, le tout sans lésion ni douleur; en un mot, le voilà maître passé. Et depuis, l'espace de vingt ans, il lui est arrivé quelquefois d'assister à trois et quatre festins ou danses de cette nature en un jour, pour la guérison des malades.

Il nous a assuré que tant s'en faut pour lors qu'on se brûle, qu'au contraire on sent de la fraîcheur aux mains et à la bouche, mais que le tout se doit faire en suite et dépendamment de la chanson qu'on a apprise dans le songe; qu'autrement rien d'extraordinaire ne se fait.

Il nous disait en outre que pour lors, de temps en temps, il se voyait en songe assister à ces festins, et que là on lui donnait ou prêtait quelque chose qu'il portait sur soi pendant la cérémonie. Cela lui était un avertissement qu'il ne fallait pas qu'il l'entreprît la première fois, qu'il n'eût sur soi ce qu'il avait vu en songe, ce qui

faisait qu'à la première danse il déclarait son désir et aussitôt on lui jetait ce qu'il avait déclaré lui être nécessaire pour jouer son personnage. Cela, à mon jugement, se doit appeler de son vrai nom, renouvellement d'hommage et de reconnaissance que le malin esprit tire de temps en temps de ces pauvres peuples, comme des esclaves de sa puissance.

Maintenant ce pauvre homme est tout ravi de se voir en l'état où il est. Il va souvent se représentant qu'il est comme un prisonnier de guerre de ces quartiers, échappé de la main de ses ennemis, pendant que ses compagnons, attachés aux liens, sont à la veille de souffrir d'horribles tourments; ce sont ses propres pensées. Il a tout d'un coup rompu avec toutes les superstitions du pays; et en tous les festins où il a été invité depuis son baptême, il a généreusement gardé la liberté que nous demandons de nos chrétiens en telles rencontres; et partout où il se trouve, il fait ouvertement profession de ce qu'il est. Il semble que la volonté du défunt fût exécutée, touchant la petite Thérèse, sa nièce, et qu'elle fût menée à Québec et mise entre les mains des Mères Ursulines, résolu à tout ce que Dieu en ordonnerait. Et en un mot, il nous donne tout contentement.

Ce bon homme, jusqu'ici, n'était pas beaucoup considérable parmi ceux de sa Nation; mais, depuis qu'il s'est fait chrétien, il a été regardé de tout autre oeil par les Capitaines mêmes et les plus considérables de son bourg, qui l'ont voulu mettre dans les affaires. Or, un jour, comme il se fut engagé à nous rendre quelque service (c'était pour faire le voyage de la Nation Neutre et assister au retour des Pères qui y étaient en Mission), s'étant en même temps rencontré qu'on le voulut employer pour les affaires du public, il tâcha de joindre l'un avec l'autre et en proposa les expédients au Conseil. Mais n'ayant pu être agréé par ceux qui y présidaient, les deux affaires étant devenues incompatibles, il pria qu'on ne trouvât point mauvais qu'il ne se mêlât point de celles du public, faisant une protestation solennelle que partout où il s'agirait du service de Dieu et du nôtre, il n'y avait affaire qu'il ne remit à celle-là.

Sa femme, d'un très bon esprit et d'une belle humeur, étant devenue catéchumène en même temps que son mari, fut enfin baptisée elle-même à Pâques dernier et nommée Catherine; nous en espérons beaucoup. Plaise à Dieu bénir ce mariage confirmé chrétiennement dans toute la stabilité souhaitable. (*Thwaites, T. 21, pp. 148-156*)

Téondechoren descend le même été à Québec. Voici comment le P. Vimont, dans sa Relation de 1642, raconte cette visite.

A PEINE EST-IL CHRÉTIEN que le voilà dans la ferveur; il devient prédicateur aussi bien que son frère. Il nous vient voir là-bas, il fait des actions d'un vrai enfant de Dieu. Nous ayant consolés par sa présence, il s'en retourne en son pays. Le lendemain qu'il nous quitte, il est pris, lié et garroté, et emmené par des Iroquois. Et pour augmenter son malheur et notre tristesse, il ramenait avec soi sa petite nièce, très bien instruite au Séminaire des Mères Ursulines, avec espérance qu'elle ferait merveille en son pays. Cette petite brebis est dévorée par ces tigres. Quand les Juifs virent Jésus-Christ mort, ils ne s'attendaient pas de voir sortir de son sang une armée de géants chrétiens, qui ont fait adorer son saint Nom dans tout l'univers. C'est dans la faiblesse que Dieu triomphe de la force; c'est par les dangers qu'il nous mène dans l'assurance et par la bassesse qu'il nous fera monter à la grandeur. L'ancienne France donnera secours à sa cadette; ceux qui ont le pouvoir en main tiendront à honneur de l'employer pour Jésus-Christ et passer outre. (*Thwaites, T. 22, p. 276*)

Dans sa Relation huronne de 1642, le P. Jérôme Lallemant cite par deux fois le bon Joseph. Dans un chapitre intitulé : "Quelques bons sentiments de quelques chrétiens de cette mission", il cite les paroles admirables de ce grand chrétien à la mort de l'une de ses petites filles.

C E N'EST PAS seulement en public que les chrétiens ont fait paraître leur fidélité; le Ciel en veut avoir des preuves, dont quasi lui seul en veut être témoin. Un nommé Joseph Téondechoren avait une fille de neuf à dix ans, qu'une maladie soudaine emporta lorsqu'il s'y attendait le moins. Incontinent, les infidèles lui reprochent que cette mort est un fruit de la foi qu'il avait embrassée depuis le massacre de feu Joseph Chiwatenwa, son frère; qu'autrefois sa femme était morte un jour après qu'on l'avait baptisée, quoiqu'à l'heure de son baptême elle fût pleine de santé; en un mot, que sa famille se voyait dépeuplée depuis qu'on y avait admis la foi.

Ayant appris cette nouvelle, un Père va pour le consoler; mais un coeur qui reçoit les consolations de Dieu même n'a pas besoin d'autre consolation. "Il m'est avis, disait ce bon chrétien, que je vois ma fille joyeuse devant moi, sa mort m'a plus consolé que sa

vie, mon esprit n'en a point été altéré. Il y a quelque temps que je l'avais donnée à Dieu. Il en a disposé; elle était plus à lui qu'à moi. Je ne fais pas beaucoup d'état de la vie que nous roulons ici-bas sur terre; je ne prise que l'éternité et les entretiens qu'à jamais nous aurons ensemble. . ." (*Thwaites, T. 23, p. 58*)

Dans un autre chapitre, intitulé "Des déportements de quelques chrétiens", le Père revient à notre héros pour citer quelques réactions non moins admirables de sa foi.

AVANT SON BAPTÊME Joseph Téondechoren était une masse de chair, qui couvrait une âme aussi épaisse que son corps. Tous les jours on lui prêchait les mystères de notre foi et il ne pouvait les entendre. Il voyait des exemples de sainteté devant ses yeux, en un frère moins âgé que lui, qui ne respirait que le Ciel; et lui n'avait que des pensées de terre. Depuis la mort de ce sien frère, prenant son nom Joseph, il a tellement hérité de sa foi, de son esprit et de son zèle, qu'on voit bien que c'est un coup du ciel.

Il y a quelque temps qu'un nombre d'infidèles, après avoir admiré ses discours et le zèle dont il leur parlait des choses de la foi, plus encore sa vie, qui depuis son baptême a été sans reproche : "Mais, s'écrièrent-ils, que t'ont-ils fait, les Robes noires, pour t'avoir changé de la sorte ?" — "Ils m'ont tiré, leur répartit de bon chrétien, tout le mal qui était en mon âme. Croyez tous comme il faut et vous l'éprouverez mieux que je ne puis pas vous le dire."

Une autre fois, rendant compte de sa conscience au Père qui le gouverne : "Il me semble, disait-il, que nous ne sommes qu'un, Dieu et moi; ou il me suit, ou je le trouve partout où je vais; il ne me serait pas possible de me séparer d'avec lui. Je vois bien quand je pêche, qu'il y est; mais quoique je n'aie point d'esprit, je vois continuellement un changement dedans mon âme. Quasi chaque jour, je dis en moi-même : Me voilà bien, et le lendemain, j'ai pitié de ce que j'étais, me voyant tout autre."

Un jour qu'il parlait à un vieux Sauvage, des plus riches du bourg, mais des plus attachés au service du diable : "Mon oncle, lui disait-il, tu crois être bien riche, tu es un gueux et plus misérable que moi. Si je suis pauvre, je suis content dedans ma pauvreté; et toi, tu n'as jamais ton esprit en repos. Si on te disait des injures et si on médissait de toi, cela te troublerait et toutes tes richesses ne te guériraient pas. Pour moi, j'ai le coeur disposé à tous les maux qui me peuvent arriver; je me réjouirais me voyant dans l'opprobre, et, même en cet état, je serais plus heureux que toi. Je ne songe

qu'au Ciel; et tout ce que je vois en terre, soit de bien, soit de mal, me semble comme une fumée qui naît et puis s'évanouit en un moment. Je n'ai pas toujours été dans ces pensées, ajoutait-il; peut-être en ai-je été plus éloigné que toi. Si jamais tu as recours à Dieu de tout ton coeur, il est tout prêt à te faire les mêmes grâces." (*Thwaites, T. 23, p. 74-76*)

Pour les Hurons c'est l'heure de la guerre iroquoise, où ils ont de plus le dessous. L'ancien sorcier, devenu chrétien se montre un guerrier courageux. Dans la Relation (huronne) de l'année suivante, le même narrateur raconte le départ de Joseph pour la guerre, l'embuscade où il fut blessé à l'épaule, son retour misérable, le tout assaisonné des remarques si profondément croyantes faites par notre héros.

JOSEPH TÉONDECHOREN, qui fraîchement s'est échappé des mains des Iroquois, me fournirait la matière d'une Relation toute entière, si j'avais le loisir de m'arrêter à ce qui s'est passé en sa personne et aux grâces que Dieu lui a faites tout le temps de sa captivité. Mais, étant trop pressé, je me contenterai de faire voir ici comme Dieu l'avait saintement disposé avant son départ des Hurons, aux malheurs qui depuis lui sont arrivés, et l'état dans lequel nous l'avons vu à son retour. Ce brave chrétien, avant que de nous quitter pour descendre à Kébec, le même jour qu'il s'embarqua, fit à tous les chrétiens présents une harangue qui mérite de trouver ici quelque lieu.

"Mes frères, leur dit-il, me voici sur mon départ et peut-être jamais n'aurons-nous ici-bas en terre la consolation de nous revoir; cela fait que je désire vous parler, comme si je me voyais sur le point de mourir, dans les plus véritables sentiments de mon coeur. Quelque malheur qui nous arrive, souvenons-nous que nous sommes chrétiens, que l'objet de nos espérances est dans le Ciel, que la terre n'a rien qui soit digne de nous et capable de contenter une âme qui s'est donnée à Dieu. L'éternité nous donnera tout le loisir de goûter cette vérité, c'est assez maintenant que la foi nous l'enseigne, quand bien même les sentiments que Dieu nous donne ne nous en seraient pas des preuves. Mes frères, ne perdons jamais cette grâce que vous et moi avons reçue dans les eaux du baptême; c'est le gage de notre salut, la beauté de notre âme, qui en a effacé les laideurs du péché, qui en a chassé les démons et nous a faits enfants de Dieu. Que ce soit là notre trésor, que ce soient nos richesses; et si le diable

et tout l'enfer s'efforcent de nous les ravir, aimons plus notre bien qu'ils ne souhaitent notre mal; soyons jour et nuit sur nos gardes, invoquons le secours du Ciel, l'assistance des anges; ayons recours à la prière autant de fois que nous sentirons notre coeur attaqué. En un mot, estimons le don de la foi, aimons un Dieu qui nous a aimés le premier et que tout l'effort de nos haines ne soit rien que pour le péché. Résolvons-nous et à la mort et aux douleurs de cette vie, offrons dès maintenant le tout à Dieu, afin qu'il en tire sa gloire et que pour un moment qui nous reste à souffrir en terre, nous en recevions dans le Ciel une récompense éternelle."

Après ce discours, que sa foi et son zèle enflammaient et qu'autre que le Saint-Esprit ne lui avait pu suggérer : "Mes frères, leur dit-il, mettons-nous à genoux, offrons-nous tous à Dieu et pour la vie et pour la mort; suivez tous mes paroles, afin que n'ayant tous qu'un coeur nous n'ayons aussi qu'une langue et la même prière en bouche." Là-dessus, il s'adresse à Dieu, mais avec des sentiments de dévotion si tendre que le coeur les goûte mieux que le papier ne les exprime.

Ce furent là ses dernières paroles, lorsqu'il se sépara d'avec nous, il y a près d'un an; et les grâces de Dieu que nous voyons en lui nous font maintenant reconnaître qu'en effet les tourments, la captivité et la mort n'ont rien qui puisse nuire à un coeur chrétien.

Remontant ici aux Hurons, Dieu de nouveau l'a voulu éprouver. Ils étaient cent de compagnie, et ayant fait environ cent lieues de chemin, ils se croyaient hors les dangers des Iroquois; lorsque cet ennemi, qui était aux embûches, les surprend au passage en un lieu où la rivière, tombant en précipice d'une hauteur épouvantable, oblige nos Hurons de mettre pied à terre et porter leurs canots et leurs meubles sur leurs épaules, pour reprendre plus haut le lit de la rivière où elle se retrouve plus paisible en son cours. Dans l'embarras de ce passage, les Hurons furent surpris à l'impourvu et attaqués si vivement que, les premiers ayant été ou tués sur la place ou pris captifs de l'ennemi, les derniers perdirent courage et se sauvèrent à la fuite, laissant en proie toutes leurs marchandises, qui déjà leur avaient coûté la mort ou la captivité d'une vingtaine de personnes qu'ils avaient perdues en une autre rencontre, il y avait fort peu de jours.

En ce combat, ce bon chrétien eut une épaule transpercée de part en part d'une balle de mousquet; et comme ensuite il fut abandonné sans aucune assistance pendant deux ou trois jours, quasi tout son sang répandu, avec la fatigue d'un chemin qui de soi-même fait horreur, cela le réduisit dans le désespoir de la vie.

“Mon Dieu, s’écriait-il, je continue à éprouver que partout vous êtes mon Dieu, autant sur ces rochers où je me vois abandonné, que vous l’étiez au milieu de ma captivité, puisque partout mon coeur est consolé dans la seule pensée que vous êtes en tout lieu témoin de mes souffrances. Je m’étais échappé des mains de l’ennemi pour mourir auprès de mes pères qui m’ont engendré dans la foi. Mais, mon Dieu, si vous me réservez ce plaisir pour le Ciel, soyez béni pour un jamais; je meurs aussi volontiers sur ces rochers que dans le pays des Hurons, puisqu’en quelque lieu que je meure, c’est vous seul qui disposerez de ma vie.”

Ces paroles, jointes à la misère, touchèrent enfin ses camarades infidèles, après que leur esprit se fut remis de l’épouvante où la terreur de l’ennemi les avait jetés. Ils prirent soin de lui et enfin, après bien des fatigues, ils abordèrent ici en notre Maison. Ce fut bien alors que ce bon chrétien ne pouvait contenir sa joie, et les sentiments qu’il avait des grâces de Dieu nous parurent dès son abord. “Vraiment, nous dit-il pour premières paroles, le Dieu que vous prêchez et en qui je crois est seul le tout-puissant et le tout-bon; il m’a conduit et protégé depuis un an à travers mille périls de ma vie; et s’il a voulu que mon corps ait souffert, ce n’a été que pour faire sentir à mon âme qu’il y a des plaisirs même dans les souffrances, et que rien n’est terrible à celui qui espère en lui.”

Mais les discours qu’il fit aux infidèles surpassent ce qu’on peut croire d’un sauvage, s’il n’était vrai que le Saint-Esprit rend disertes mêmes les langues des enfants. “Mes frères, leur dit-il, si vous ressentez de la joie de me voir délivré des cruautés des Iroquois, je suis triste de vous trouver encore sous la captivité des diables; et moi-même, je ne m’estime pas encore entièrement en liberté, tandis que je suis en ce monde, où le péché me peut rendre plus malheureusement captif que je n’étais. Les cruautés que j’ai souffertes sont horribles; que sera-ce d’un feu éternel? Mais j’ai crainte que plusieurs de vous ne se moquent de moi en leur coeur et ne me croient trop simple de craindre un feu que jamais je n’ai vu, plus que les flammes et les tourments que j’ai soufferts étant aux Iroquois. On m’a dit même que plusieurs se sont réjouis à la nouvelle de ma captivité, qu’ils s’en prenaient au Dieu que j’adore, qu’ils disaient qu’il était sans pouvoir et que je n’étais pas à plaindre dans les malheurs qui m’avaient accueilli, puisque la misère où il m’avait abandonné retiendrait les autres de suivre mon exemple de se faire chrétiens et de servir un maître qui, sans doute, n’aurait pas la puissance ou la volonté de nous rendre heureux pour un jamais, puisqu’il ne commençait pas dès cette vie à nous faire sentir les effets de ce sien amour.”

“Mes frères, ajouta-il, je ne sais pas les desseins de Dieu dessus moi; étant dans le plus fort de mes misères, je n’osais pas lui demander ni la mort ni la vie, pensant que j’étais un enfant qui ignorait mon bien et que lui qui était mon Père avait plus de sagesse pour ma conduite que moi-même, et qu’il ne manquerait point d’amour pour moi, tant que je ne manquerais point de confiance en lui. Me voilà délivré quasi contre mes espérances; je ne sais si ce n’est point vous qui en avez été la cause par l’horreur de vos blasphèmes. Je crois que Dieu a voulu vous confondre dans vos pensées, qu’il a voulu se justifier en ma personne et vous montrer qu’il ne m’avait pas délaissé et que jamais il ne manquera ni de pouvoir ni d’amour pour ceux qui sont à lui. Je crois que ceux qui se réjouissent de ma prise sentent leur cœur maintenant dans la confusion, qu’ils rougissent de honte, qu’ils condamnent eux-mêmes leur sagesse, voyant que Dieu a tiré sa gloire même de mes malheurs, dont ils s’étaient servis pour l’accuser. Je ne sais pas à quelle mort il me réserve, mais quelque malheur qui me puisse arriver, ne vous en prenez plus à lui; c’est assez qu’il vous ait confondus une fois avant votre mort; votre impiété ne doit pas l’obliger de faire toujours des miracles. Si vous ne reconnaissez et son pouvoir et sa bonté en cette vie, ce sera au jour du jugement où il se justifiera pour un jamais, et où ceux qui auront le plus blasphémé contre lui dans les misères qui seront arrivés aux justes ici-bas en terre, seront plus dans la confusion lorsqu’ils verront les éternelles récompenses qu’il nous préparait alors même qu’il semblait nous abandonner, n’y ayant plus pour les impies que des tourments et un désespoir éternel. (*Thwaites, T. 26, pp. 232-242*)

Mais la guerre finit. La nation huronne est décimée; sans cesse menacés de destruction totale, ses restes sont amenés à l’Île d’Orléans par les missionnaires. C’est là que Joseph continuera son apostolat, soutenant le moral de ses compatriotes éprouvés. Il meurt noyé dans le Saint-Laurent en juin 1652, et c’est sous forme d’éloge funèbre que le P. Paul Raguenaud, dans la Relation de cette année raconte la fin de la carrière du bon Joseph en cette demi-captivité de l’Île d’Orléans.

POUR NOUVELLE de notre colonie huronne, je vous dirai que, le 26e jour du mois de juin passé, nous perdîmes six de nos meilleurs chrétiens, qui s’en allaient à Tadoussac, dans un grand canot que nous leur avions prêté. Voici leurs noms: Pierre Ahandation, André Annenharisonk, Martin Honahahoiannik, René Hondéan-

ionné, Dominique Onnhoudei, et le pieux Joseph Téondechoren. Trois enfants se perdirent avec eux : Louis, fils de Joseph, Paul, fils de Pierre et Nicole, fille de Martin. Ils étaient tous de notre chère mission de la Conception. Comme ils descendaient de l'île d'Orléans à Tadoussac, pour vendre de leurs farines de blé-d'inde aux Algonquins, et tirer d'eux quelques peaux, pour en faire des robes à leur usage, une tempête les ayant surpris au milieu de la grande rivière, vis-à-vis de Tadoussac, les engloutit dans les eaux, sans qu'on ait jamais pu retrouver ni homme, ni canot. Ah ! quelle perte !

Si les grandes occupations de notre R.P. Supérieur ne l'empêchaient point de dresser une Relation, il dirait des merveilles de notre bon Joseph. Quoique vous ayez été témoins oculaires de ses vertus, lorsque nous demeurions ensemble chez lui, en même cabane, à même feu et à même table, ou plutôt à même pot, ou à même chaudière, puisque les tables ne sont pas en usage en ce pays-là; quoique, dis-je, vous l'avez connu, j'ai cru néanmoins que vous seriez bien aise que je vous en parlasse, vu que j'ai eu la consolation de converser avec lui jusqu'à la mort. Je vous dirai donc :

En premier lieu, qu'il n'est jamais tombé en aucune faute notable depuis son baptême, ce qui est d'autant plus remarquable, qu'il avait été fort adonné aux femmes, au jeu et aux superstitions du pays. Jamais, depuis qu'il a été fait chrétien, il n'est tombé dans ces trois vices, quoique ses compatriotes l'en ayant sollicité au-delà de ce qui s'en peut dire. Une femme avant qu'il fut remarié, le sollicita plusieurs mois fortement; non seulement il ne l'écoutait pas, mais il tremblait à son abord, me disait-il, et n'en pouvait supporter la vue. Elle le surprit une fois dans les ténèbres de la nuit, sous un appentis où ils n'avaient que Dieu pour témoin :

“Je fus, racontait-il, saisi soudainement d'une sueur, qui se répandit par tout mon corps et d'une crainte qui troublait mon esprit, dans l'appréhension que j'avais de succomber. La chair ne laissa pas de se révolter et de rendre un si puissant combat contre mon esprit que je ne sais lequel des deux aurait remporté la victoire, sans un petit rayon qui me fit faire une oraison à Dieu bien courte, mais bien fervente; à la ferveur de laquelle je me tirai des mains de cette femme ou de ce tison d'enfer.”

En second lieu, les sentiments qu'il avait de la foi étaient si ravissants que nos Pères en étaient étonnés. Il ne pouvait se fatiguer de parler de nos mystères avec des termes et avec des comparaisons si proportionnées à ses auditeurs que lui-même s'étonnait qu'ayant été si ignorant et si idiot devant son baptême, il conçût et parlât si bien des maximes de l'Évangile. De là vient qu'il faisait

assez souvent des parenthèses en ses discours, pour faire entendre que ce qu'il disait n'était pas de lui. "Je suis parent et allié des vers, je n'ai rien de moi, c'est Dieu qui me délie la langue." On a remarqué que plus de quatre mois avant sa mort, il parlait toujours dans ses harangues de l'heure incertaine de notre départ. "Tenons-nous toujours prêts, disait-il, car nous serons surpris et nous dirons avec étonnement : Nous voilà morts !" Ses nièces m'ont fait faire cette réflexion. "Il a montré, disaient-elles, que ce qu'il inculquait si souvent s'est trouvé véritable en sa personne; car il est mort en un temps et en un lieu qu'il n'avait pas prévu."

En troisième lieu, il était fort reconnaissant du bénéfice de la foi. Il commençait le plus souvent les discours qu'il tenait à ses gens par ces paroles : "De grâce, mes frères, faites état de la foi. Ô que je suis obligé à Dieu de m'avoir retiré des ténèbres de l'idolâtrie, m'éclairant du flambeau de la foi ! Combien y a-t-il maintenant de mes compatriotes en enfer, faute d'avoir eu cette lumière ? Et pour comble de ses faveurs, sa bonté m'a fait venir à Kébec, où je suis au milieu de la chrétienté, tant des Français que des Algonquins, qui par leurs bons exemples me portent au bien; au lieu que si j'eusse pris parti ailleurs, après la déroute de mon pays, j'eusse été en danger d'être perverti par les façons de faire des infidèles, avec lesquels j'aurais conversé. Mais ce que je prise davantage, c'est l'amour de nos Pères, qui nous intruisent à Kébec aussi bien qu'aux Hurons. Ils nous donnent le moyen de tenir nos âmes toutes nettes du péché et d'entrer ensuite dans de fortes espérances que nous irons au Ciel." Quand quelqu'un lui rapportait quelque médisance proférée contre lui : "Attendez, disait-il, le jour du jugement et vous verrez ce qui en est. Ces calomnies me font du bien, car je les offre à Notre-Seigneur en satisfaction de mes offenses."

En quatrième lieu, l'amour qu'il avait pour l'oraison le rendait fort considérable. Vous vous souvenez bien que, l'hiver que nous passâmes en sa cabane, il se levait devant le jour, à même temps que nous; qu'il faisait oraison aussi longtemps que nous, qu'il entendait ensuite nos deux Messes et qu'il donnait sur le soir un bon espace de temps à la prière en notre chapelle. Et tout cela ne l'empêchait pas de se trouver aux prières publiques et communes qu'il faisait faire tous les jours à sa famille. Sa dévotion envers la Sainte Vierge était aimable. Il me disait souvent: "Oh que j'aime la couronne ou le chapelet de la sainte Vierge, jamais je ne me lasse de le dire; elle m'a accordé tout ce que je lui ai demandé, en lui offrant cette prière. C'est le bon Père Isaac Jogues, ajoutait-il, qui m'a donné cette dévotion. Lorsque nous étions tous deux captifs au

pays des Iroquois, souvent nous récitons ensemble notre chapelet dans les rues mêmes d'Anniéné (c'est un bourg des Iroquois) sans que ces infidèles s'en aperçussent." Il attribuait sa délivrance et la bénédiction de sa famille à cette dévotion. Il priait souvent pour ses bienfaiteurs, pour ceux qui se recommandaient à ses prières et pour les chrétiens de France qui donnaient quelque secours à ces pauvres contrées. Quand il travaillait en son champ, s'il se relâchait de son travail, c'était pour s'occuper à l'oraison et jamais il ne manquait de dire quelque dizaines de son chapelet, depuis son champ jusque en sa maison.

En cinquième lieu, son zèle pour le salut de ses compatriotes a toujours paru grand dans son pays, mais il s'était augmenté de beaucoup depuis qu'il était ici. Votre Révérence se souvient-elle que, lui demandant un jour s'il avait exhorté quelques personnes qui ne faisaient pas leur devoir, il nous répartit: "J'aime mieux parler à Dieu pour ceux-là et le prier pour leur conversion que de parler à eux-mêmes. Car je sais ce qu'il faut dire à Dieu quand je m'adresse à lui; mais je ne sais pas comme il faut parler à ces gens-là, pour leur toucher le coeur." Réponse qui fait voir sa prudence, sa discrétion, son discernement et son zèle. Depuis qu'il était à Kébec, où la foi tient le dessus, il ne manquait pas de visiter quasi tous les jours les cabanes et d'exhorter un chacun de tenir ferme en la foi, me rapportant avec une candeur très aimable les biens et les maux qu'il remarquait; ce qui me servait fort pour la conduite de mon petit troupeau.

En sixième lieu, Notre-Seigneur qui avait éprouvé ce bon chrétien par la perte de sa première femme, de ses enfants et de tous ses biens, par des grandes maladies, par la captivité, par la faim et par une infinité de mésaises, le voulut exercer les dernières années de sa vie par la mauvaise humeur de sa seconde femme. Elle devint jalouse, un an devant la mort, et le soupçonne si fortement d'aimer une autre femme qu'elle ne donnait aucun repos à son pauvre mari.

Un jour, comme il faisait festin à ses amis, ayant jeté les yeux par mégarde vers le lieu où était cette femme, ce regard innocent qui lui donnait de la jalousie la jeta hors d'elle-même; elle prend ses enfants devant toute la compagnie et leur dit en pleurant: "Allons, allons, mes enfants, allons chercher une autre demeure, vous n'avez plus de père; ne voyez-vous pas bien qu'il vous désavoue pour ses enfants, puisqu'il ne me reconnaît plus pour sa femme, ayant de l'amour pour une autre que pour votre infortunée mère?"

A même temps, elle quitte le festin et la cabane et s'en va dans les bois. Je vous laisse à penser quelle affliction pour ce bon néophyte. Il me vint trouver; et, m'ayant raconté l'histoire, je les

remis ensemble. Quand je tançais cette pauvre femme, elle m'écoutait volontiers, avouant que c'était une forte tentation; elle obéissait à tout ce que je lui disais, mais c'était tous les jours à recommencer. Je vous confesse que j'admirais la patience de ce grand homme; il souffrait ce martyre avec une constance admirable, tâchant à tous moments de ne donner aucune occasion à cette femme de nourrir ses soupçons; mais il n'en pouvait venir à bout, pour ce que Notre-Seigneur le voulait purifier devant sa mort et le disposer pour sa gloire. (*Thwaites, T. 37, pp. 168-180*).

Le bon René, mystique

C'est un converti de la onzième heure; René Tsondiwane a soixante ans quand il découvre la foi qui vient à lui. Mais il s'y donne tout entier, avec un enthousiasme et une tendresse d'enfant. René a été baptisé en 1639. L'année suivante, voici comment parle de lui le P. Jérôme Lalemant dans sa Relation :

UN AUTRE BON CHRÉTIEN, chef d'une famille des plus considérables du bourg de la Conception et qui depuis son baptême nous a donné l'espace de treize mois toute sorte de satisfaction, étant venu un jour dans la chapelle entendre Messe et prier Dieu à son ordinaire, après avoir achevé quelques prières qu'il a apprises par coeur: "Mon Dieu, dit-il, écoutez-moi, car c'est maintenant que je vais vous prier. Tous mes enfants sont maintenant attaqués de la maladie et quasi tous en danger de mourir; vous dirai-je: Guérissez-les? vous le pouvez d'une seule parole. Ce n'est pas là, mon Dieu, ce que je veux vous dire. Ecoutez les pensées de mon âme, vous qui connaissez tous nos coeurs. Vous êtes le grand maître de tout, vous qui avez créé le monde. Et toutefois j'ai désir aujourd'hui de vous faire un présent: je regarde partout et ne rencontre rien qui soit digne de vous. Hélas! je ne suis que poussière en votre présence et les balayures d'une cabane qu'on nettoie. Tous les hommes ne sont rien devant vous. Que puis-je donc vous offrir, grand Dieu? Tout ce que j'ai, mon Dieu. Vous êtes le maître de nos vies; c'est aujourd'hui que je vous les offre; non seulement la vie de mes enfants, mais la mienne, et de tous ceux de ma famille. Si je suis le dernier à mourir, je vous dirai: "Prenez ma vie, mon Dieu, tout ce que vous voulez est raisonnable". C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous pouvez m'éprouver en me prenant au mot. Oui, je ne dirai rien autre chose, sinon que votre volonté est sainte en tout ce qu'elle ordonne. Mais vous, Jésus, mon Sauveur, que puis-je maintenant vous offrir? Il ne me reste rien, après le don que je viens de faire; mais aussi vous y avez part, puisque vous êtes Dieu.

Ayez pitié de moi, ce m'est assez que le présent que je viens de faire vous agrée."

Un de nos Pères qui écoutait cette prière lorsque le bon homme ne croyait pas avoir aucun témoin, m'assure au bas de la lettre qu'il m'en écrivait, qu'il n'y a du tout rien ajouté et que, même, il n'a pas pu exprimer en notre langue française l'efficace et l'affection de la dévotion qui lui paraissait bien plus grande dans les termes hurons.

Il plût à Dieu de prendre au mot ce bon chrétien; celui de ses enfants qu'il chérissait le plus mourut après des douleurs quasi insupportables; mais sans doute Dieu fit miséricorde au fils pour récompenser les saintes volontés du père. Ce jeune garçon, depuis son baptême, n'avait pas quasi fait aucune profession du christianisme, la jeunesse l'ayant emporté dans le libertinage. Un jour que les deux Pères qui ont soin de cette mission retournèrent audit bourg, après quelques courses qu'ils avaient faites, on leur dit que ce jeune garçon était mort. Ils vont incontinent en la cabane pour consoler le père; ils trouvent le fils encore en vie, et avec un plein jugement, mais tirant à la fin. On lui parle du Ciel, il écoute très volontiers; il s'accuse de ses péchés et demande pardon à Dieu; on lui donne l'absolution et le dispose à bien mourir. A peine les Pères furent retournés en leur cabane qu'on leur vint apporter les nouvelles assurées de sa mort.

Cette mort résonna bien haut; partout il se disait que Dieu abandonnait ses plus fidèles serviteurs, que la foi ne servait qu'à les faire mourir et que le désir que nous avions de les mettre au plus tôt dans le Ciel faisait que nous avancions les jours de ceux que nous croyions y être les mieux disposés. Le Père, en la perte de ce fils, qui suivit la mort de deux autres petits enfants, ne manqua pas d'être puissamment attaqué et dedans et dehors sa maison. Ses amis et sa femme lui disaient aussi bien qu'autrefois on disait au bon Job, *Benedic Deo et morere*, (Bénis Dieu et meurs). Nonobstant, il fut entièrement fidèle à Dieu; il continua dans sa même ferveur et vint derechef en notre chapelle remercier Dieu de la mort de ce fils bien-aimé et lui offrir tout de nouveau tout ce qui lui restait d'enfants.

Mais hélas! si l'esprit est prompt, la faiblesse de la chair est grande: le pauvre homme se trouva surpris, Notre-Seigneur ayant continué d'éprouver sa fidélité et sa constance. Voici ce que nos Pères m'en écrivent. "Hélas! que le bon René a besoin que nous redoublions nos prières pour lui. *Cecidit de coelo Lucifer qui mane oriebatur*, (L'étoile qui brillait le matin est tombée). Tant de morts de sa cabane et de ses propres enfants, et l'extrémité dans

laquelle il voit enfin une sienne fille de vingt ans, l'importunité de sa femme, qui ne cesse de le tourmenter, les assurances qu'un imposteur magicien leur a donné qu'il guérirait leur fille, toutes ces choses enfin l'ont fait tomber dans le péché et recourir à ces remèdes diaboliques. Au reste, on ne parle dans tout ce bourg que de ce magicien; il a promis publiquement de guérir tous les malades qu'il arroserait d'une eau que son démon, dit-il, lui a enseignée. On a tenu conseil trois jours entiers pour une affaire de telle conséquence; on a fait treize présents notables à cet imposteur. Incontinent après, il commença son opération; il arrosa tous les malades du village. Dieu soit béni des heureux commencements qu'il a donné à ce malheureux médecin, qui a été si bien payé par avance; quatre de ceux qu'il aspergea moururent la même nuit et une autre était morte sur l'heure entre ses mains." (*Thwaites, T. 19, pp. 236-244.*)

Âme mystique, il n'est pas surprenant que les songes fassent des difficultés au bon René, au début de sa conversion. On vient d'en avoir une. Le texte suivant en cite un autre, et nous montre René devenu chef de la chrétienté de la Conception, chargé de la garde de la chapelle en l'absence des missionnaires et de la présidence des réunions de prière.

C'EST EN CETTE CHAPELLE (de laquelle en notre absence ce nouveau chrétien a la clef) que s'assemblent matin et soir les chrétiens, pour faire leurs prières, auxquelles préside le chrétien le plus ancien et le plus considérable pour le présent, de cette petite Eglise, nommé René Tsondihwane. C'est lui, sur tous, qui a le soin de remarquer le *saint jour*, c'est-à-dire le dimanche; ce qu'il fait avec les autres, disant tous les jours de la semaine une dizaine de son chapelet à ce dessein.

Ils s'assemblent en cette même chapelle tous les dimanches, ou pour entendre la messe et l'instruction publique lorsque nous y sommes, ou pour dire en communauté leur chapelet. Quand ils pensent que nous ne sommes pas pour nous trouver avec eux le dimanche, rarement quelqu'un d'eux manque-t-il à se trouver chez nous pour célébrer ce saint jour. Celui dont je parlais maintenant, René Tsondihwane, y a passé quelquefois les 8 jours. Or, avant de conclure ce qui appartient à cette petite Eglise, je ne puis omettre ce qui est arrivé à ce bon Sauvage, qui était bien capable d'ébranler sa foi, si Dieu ne l'eût assisté bien particulièrement.

Il est âgé d'environ soixante ans. Au commencement qu'il fut en âge de faire des festins et d'y assister, il eut un songe dans lequel

il lui fut défendu de faire jamais festin de chien, ni souffrir qu'on lui en fît, qu'autrement malheur lui arriverait. Il avait toujours eu un grand soin d'observer ce songe, jusques à ce que l'année passée, au commencement de l'hiver, étant allé en visite en quelque bourg, quelque sien ami lui désira faire festin de chien. Il se souvint aussitôt de son songe; toutefois pensant en même temps qu'il était chrétien et que ses songes ne lui devaient plus être considérables, il accepta le festin. Il ne fut pas plutôt de retour à sa maison que voilà une sienne fille et un de ses fils malades et ensuite qui meurent. Ce coup l'ébranla et lui fit faire le faux pas, que nous avons remarqué en la précédente Relation. Mais s'étant relevé de sa chute au bout de quelques jours, par l'assistance et les bonnes paroles de feu notre chrétien, (Joseph Chiwatenwa) qui l'ayant premièrement gagné à Dieu, le regagna derechef cette seconde fois. Il nous a depuis donné beaucoup de contentement, mais voici une occasion dans laquelle il a du tout réparé la faute de sa chute par la fermeté de sa foi et par la constance qu'il y a fait paraître.

René, donc, un peu après son baptême, se trouvait à la pêche avec notre chrétien, Joseph Chiwatenwa; celui-ci vint à songer tout ce qui en effet lui est arrivé environ quatorze mois après, savoir que trois ou quatre Iroquois l'attaquaient; que, s'étant défendu il avait été terrassé; qu'après l'avoir scalpé, on lui avait donné un coup de hache à l'endroit de la tête d'où on lui avait enlevé le scalp. Le feu chrétien s'éveillant après ce songe, s'adresse à René, son compagnon. "Ah! mon camarade, dit-il, c'est à ce coup que si nous n'étions chrétiens, il nous faudrait avoir recours à nos chansons et festins, pour effacer le malheur de mon songe; mais ce n'est pas lui qui a été le maître de nos vies; c'est celui qu'on nous a enseigné et en qui nous croyons, qui seul en disposera selon son bon plaisir."

Et là-dessus, il lui raconte le songe que je viens de dire. Nous avons sujet de penser que ce même songe lui revint plusieurs fois depuis; car ceux de sa famille déposent que souvent le matin ils l'ont entendu parler en se réveillant et dire: "Est-ce toi qui en est le maître? Non! non! Il n'y a que Dieu qui en disposera." Or ce qu'il avait songé lui étant arrivé de point en point, et le bruit étant dans le pays qu'il était mort pour n'avoir pas gardé son songe qui, le menaçant des ennemis, lui commandait un sacrifice ou festin de deux chiens, cela était bien capable de réveiller dans l'esprit du pauvre René, aussi bien que des autres bons chrétiens, la créance générale et la déférence que tous ces peuples rendent au songe, comme au maître de la vie et de la mort. Il a plu toutefois à Dieu de le délivrer de cette tentation et d'affermir du tout son esprit et

son courage. Il est le premier à résoudre les difficultés qui se présentent là-dessus, qui ne sont pas petites.

Comme nous étions à sa cabane cet hiver, on lui vint apporter la nouvelle qu'un sien fils avait été pris des ennemis et emmené vif en leur pays. Cette nouvelle le toucha de premier abord et comme rentrant en soi-même: "Hélas ! mon Dieu, dit-il, que puis-je trouver à redire après ce que vous en avez ordonné ?" (*Twaites, T. 21 pp. 158-164.*)

En 1642 et en 1643, la Relation huronne nous offre de nouvelles lumières de la vie d'oraison du bon René.

UN NOMMÉ RENÉ TSONDIWANE, un des premiers fidèles que nous ayons eus, nous fait bien voir par sa conduite qu'il est enseigné d'un autre maître que de nous. "Souvent, dit-il, je me réveille au milieu de la nuit, je songe à Dieu et sans y prendre garde, je trouve la nuit écoulée plus doucement que je n'eusse fait dans un profond sommeil. Je ne sais qui me met les pensées que j'ai dans le coeur, mais il m'est impossible de répéter ce que mon coeur me dit."

Souvent, de jour, il va dans la chapelle et y demeure en oraison les heures entières, sans avoir eu aucune distraction d'esprit. Un soir qu'il faisait un froid excessif, un de nos Pères, l'en voyant sortir tout tremblant, longtemps après qu'il y était entré, n'ayant pour tout vêtement qu'une peau d'ours, qui ne lui couvrait que la moitié du corps, le tança doucement d'être demeuré si longtemps en son oraison, vu la rigueur du froid. "Je suis entré tout nu, n'ayant qu'une petite prière à faire, répondit simplement ce bon homme, âgé du moins de soixante ans, mais ayant commencé, je ne me suis pas aperçu que j'y fusse longtemps et je ne songeais pas que j'y avais grand froid." Souvent choses semblables lui arrivent; il les fait exprès pour mériter davantage et se punir soi-même. "Pourquoi, dit-il, ne ferais-je pas souffrir quelque chose à mon corps ? Je lui rends ce qu'il fait souffrir à mon âme. Il m'a troublé l'esprit durant que je priais et faisait que mon âme s'ennuyait parlant à Dieu, peu s'en est fallu que je n'aie tout quitté là; si cela demeurerait impuni, il me ferait toujours la même chose.

Un jour, étant entré seul dans la chapelle, se mettant à prier, il sent une personne se mettre à genoux près de lui. Il est surpris, mais son étonnement redouble, entendant une voix inconnue, dire les mêmes prières que lui. Après un temps assez notable, il se laisse emporter à la curiosité et, comme il faisait sombre là-dedans, il demande qui c'est. Personne ne répond et toutefois il sent encore

cette personne près de soi; il avance sa main pour la reconnaître; mais cela disparaît tout d'un coup. Etant sorti de là, il dit à un des Pères qu'une chose prodigieuse lui était arrivée, et raconte le tout.

"Qu'as-tu fait, lui dit-on, après l'avoir cherché?" — "J'ai repris ma prière, répond-il, et je me suis trouvé en même état qu'au-paravant; seulement j'ai pensé que tu m'enseignerais ce que ce pourrait être; car je n'ai point d'esprit."

Nous n'en savons pas en ce point plus que lui; mais nous n'ignorons pas que Dieu se plaît à parler avec les âmes les plus simples.

Une nuit, ce bonhomme, après s'être longtemps entretenu sur les grandeurs de Dieu, se trouva, sans y penser, engagé dans la profondeur d'un mystère dont il ne trouvait point d'issue. "Mais comment, disait-il, se peut-il faire qu'un Père et un Fils, soient de même, sans être le même? Si Dieu le Père est vraiment Père, se produit-il soi-même, puisqu'il ne produit pas un autre Dieu?" C'étaient des ténèbres pour lui, plus obscures que celles de la nuit. Le jour étant venu, il vint chercher lumière sur son doute.

"Mais, lui dit-on, quelle pensée as-tu eue là-dessus? — Qu'eussé-je pensé autre chose, répondit-il, sinon que Dieu n'est pas un homme comme moi? Si un chien, disais-je en moi-même, voulait songer quelles sont les pensées des hommes, que devrait-il dire autre chose, sinon que l'homme n'est pas tout de même un chien. Dieu ne serait pas tout-puissant et ce qu'il est, si je pouvais comprendre quel il est." (1) (*Thwaites, T. 23, pp. 76-80.*)

(1)—*La même Relation, en un autre chapitre, rapporte d'un Huron anonyme des paroles que nous croyons être de notre René :*

Un chrétien s'était résolu de jeûner, par dévotion, un mois entier. A peine a-t-il commencé que les chasseurs retournent des bois chargés de chairs d'ours et de cerfs. Autant de festins qui se font par toutes les cabanes; ce sont autant de tentations bien fortes pour un homme qui en tout autre temps est contraint par nécessité de mener une vie plus austère que celle du carême. On l'invite au festin deux, trois et quatre fois le jour; mais crainte de se voir engagé dans quelqu'un qui pût rompre son jeûne, il se prive de tous les autres, où souvent il n'y avait que du poisson. On le presse de n'être pas si austère à soi-même, et les Pères lui disent que, sans scrupule, il peut remettre sa dévotion à quelque autre saison, puisqu'il n'y est pas obligé.

"Il est vrai, répondit-il, que je mangerais volontiers de la chair; mais aujourd'hui, je suis bien aise de m'en être hier abstenu; et quand le mois sera passé, la consolation m'en sera toute entière. Chaque fois que je considère que mon jeûne sera récompensé à jamais dans le Ciel, je n'y sens plus de peine."

"Je ne sais pas, disait le même en une autre occasion, ce qui se passe dans mon âme, mais je n'ai point plus grand plaisir que lorsque je prie Dieu. J'attends le temps de la prière comme un homme qui a grand faim se dispose à un repas qu'il voit qu'on lui prépare. Quand on m'invite à un festin proche du temps de la prière, je n'ai garde de m'y engager."

(*Thwaites, T. 23, p. 62.*)

J'AI PARLÉ BIEN AMPLEMENT, dans les précédentes *Relations*, d'un excellent chrétien dont la foi, le zèle et la piété ont été depuis cinq années une lumière bien éclatante en cette Eglise. Il se nomme René Tsondihouannen. Je n'en dirai qu'un mot pour le présent. Cet homme va toujours croissant dans l'esprit de la foi, qui anime si puissamment ses actions, ses discours et plus encore ses souffrances, qu'à voir la suite de sa vie et entendant ses sentiments, on ne peut pas douter qu'il ne soit tout à Dieu.

Il passe bien souvent les nuits quasi entières en la prière avec tant de douceur, qu'à peine ressent-il aucune distraction. "Non, disait-il, un jour, ce n'est pas moi qui prie, au moins je ne sais pas ce que je dis à Dieu; je vois bien qu'il me parle, mais je ne sais pareillement ce qu'il me dit. Il m'est avis qu'il prend mon coeur et le retient auprès de soi, comme fait une mère lorsqu'elle caresse son enfant. Si on demande à cet enfant ce que sa mère lui a dit, il ne peut rien répondre et ne peut dire que deux mots, qu'il aime sa mère et qu'elle a de l'amour pour lui."

Ce bon chrétien était allé sur la fin de l'automne à la chasse du castor, où il gagna à Dieu son fils aîné, que seul il avait mené avec soi, exprès pour avoir le moyen dans cette solitude d'un mois, de lui parler plus à loisir et plus au coeur. Alors, une chose lui arriva qui mérite peut-être de trouver ici quelque lieu. Dans le plus fort de son sommeil il lui sembla que tout le ciel était rempli de tonnerres et d'éclairs et que les foudres venaient de tous côtés fondre sur lui. La crainte l'avait saisi si puissamment qu'il était dans le désespoir de sa vie. Une personne, d'un visage inconnu, mais d'une majesté pleine d'amour et de douceur, qui était descendue du ciel, lui dit en s'approchant de lui: "Prends ton chapelet et prie Dieu." Il n'eut pas plutôt obéi que ces images disparaissent, que l'orage se dissipe. La même chose lui arrive par trois diverses fois; il est averti chaque fois d'avoir recours à la même prière et toujours il en ressent le même effet.

Le lendemain, sur le midi, le ciel qui était très pur et serein se change tout d'un coup; ce ne sont que foudres et tonnerres et il semble que tout cet orage vienne se décharger sur eux. "Prions Dieu, dit-il à son fils, dis avec moi ton chapelet." Ils n'avaient pas fini que les nuages se retirent, le ciel est plus essuyé que jamais et ne voient plus devant leurs yeux aucun reste de cette tempête. A quelques heures de là, le soleil se recouvre et de tous côtés les éclairs et les foudres les environnent. "Reprenons notre chapelet, dit le père à son fils, Dieu veut nous obliger à la prière." Le ciel retourné incontinent en sa beauté. Enfin, pour la troisième fois, ils se

voient derechef accueillis de l'orage; la nuée va crever sur leur tête, et les foudres du ciel n'en veulent, ce semble, qu'à eux. Ce bon vieillard allait encore recourir à la même prière et déjà tenait en main son chapelet, lorsqu'il s'avise qu'il obéissait à son songe. "J'ai péché, dit-il à son fils, mais ç'a été sans y penser, ne disons pas pour maintenant cette prière, autrement j'accomplirais mon songe : prions Dieu seulement de coeur; s'il veut nous préserver de cet orage, il n'est pas attaché plus à une prière qu'à une autre." Je ne sais pas si en cela il y eut quelque chose extraordinaire, mais la nuée se divisa et s'étant déchargée de part et d'autre proche du lieu où ils étaient, ils n'eurent pas une goutte de pluie et bénirent Notre-Seigneur de les avoir gardés.

Il arrive assez souvent plusieurs choses à ces bonnes gens, qui sans doute sont assez remarquables, mais leur simplicité fait qu'ils n'y font pas d'autre réflexion que sur l'heure, se contentant d'en avoir remercié Dieu lorsqu'ils ont reçu le bénéfice. Pour celle-ci, je ne l'ai sue que par rencontre, ce bon homme longtemps après nous ayant demandé si son péché avait été grief d'avoir obéi au commencement à son songe, et comment en cela il se devait comporter selon Dieu. (*Thwaites, T. 26, pp. 248-252.*)

Le P. Paul Ragueneau reprend le sujet avec de nouveaux détails dans sa Relation de 1646. Non seulement notre mystique persévère dans l'oraison, mais il est devenu par son zèle "l'apôtre de son pays".

FINISSONS CE CHAPITRE par les larmes, mais des larmes de zèle, d'un bon chrétien du bourg de la Conception, nommé René Tsondiwane. Ce bon homme n'est rien que charité et amour pour la foi; il va parcourant les cabanes, visitant les malades, instruisant les chrétiens, prêchant aux infidèles, confondant les impies; en un mot, je le puis appeler l'appui de cette Eglise et l'apôtre de son pays. Cet hiver, s'étant mis à faire oraison, en suite d'un récit qu'il avait entendu des fatigues et des souffrances de saint Paul travaillant à la conversion des gentils, il ne put contenir ses larmes; et tout transporté hors de soi, s'adressant à Notre-Seigneur, lui fit ses plaintes de soi-même, avec autant de foi et de ferveur que s'il l'eût vu de ses yeux.

"Oui, mon Sauveur, lui disait-il, il est vrai que je suis sans zèle et sans amour pour vous et que je porte sans effet le nom de chrétien. Je n'ai rien souffert en ce monde et n'ai rien fait pour vous faire connaître. Le Paradis est bien donné à ces grands saints,

qui ont versé leur sang et qui sont morts pour la défense de la foi; saint Paul l'a mérité. Mais comment y puis-je prétendre, ne souffrant rien pour vous? Non, mon Seigneur, je ne le mérite pas. Délibérez de ma demeure après la mort; je ne laisserai pas de vous bénir dans les enfers, si vous m'y voulez envoyer. J'y louerai vos miséricordes et l'amour que vous aurez eu pour moi, et je dirai que je m'en suis rendu indigne; je vous y aimerai et alors je vous y offrirai mes peines; faites sur moi vos volontés. Mais puisque les grands saints ont tant souffert pour vous dès cette vie, faites au plus tôt que je sois digne de souffrir ce qu'ils ont souffert, que je pâtisse et que je meure pour la foi."

Ce bon homme ne pensait pas alors être entendu, étant lui seul dans la chapelle; mais un de nos Pères, qui survint à la fin de son oraison, eut assez bonne oreille pour en recueillir quelques restes et entr'autres ce peu que je viens de dire. Et quelque temps après, le Père lui ayant demandé qui lui avait enseigné cette prière: "Personne, répondit-il, mais je sentais, dans le fond de mon coeur, que Notre-Seigneur me reprochait le peu que j'ai fait pour lui; et me faisant connaître en même temps l'amour qu'il m'a porté et l'amour que lui ont porté saint Paul et tant de saints martyrs, j'avais honte de l'aimer si peu et ne savais où me cacher dans cette confusion, sinon dedans l'enfer; je n'en avais aucune horreur, ne songeant alors à aucune autre chose, sinon que j'eusse tout voulu souffrir pour Dieu."

Ce bon homme sera les heures et quelquefois les nuits quasi entières en oraison et d'ordinaire deux, trois et quatre fois le jour, au milieu de la chapelle, nonobstant les plus grandes rigueurs du froid; la tête, les pieds et les jambes toutes nues, couvert seulement d'une peau de quelque bête sauvage; mais quasi toujours avec des sentiments de dévotion si tendres et si puissants, qu'il dit n'avoir point de paroles pour nous les donner à entendre. "Souvent, dit-il, je parle et je ne sais ce que je dis. On me parle dans le fond de mon âme, j'entends ce qu'on me dit et ne puis toutefois le redire; alors je sens comme un feu dans mon coeur que je prends plaisir d'y sentir et que je n'ose éteindre. Il me semble que je suis tout proche de Dieu et qu'il est plus proche de moi, et alors je crois qu'il y a un Dieu, à cause que je le sens. Plus je l'aime, plus je le veux aimer, et il m'est avis que je ne l'aime pas. Je crains de quitter la prière, comme un homme affamé, qui craindrait qu'on ne lui ôtât ce qu'il mange; mais plus je continue, plus il me semble que je ne fais que commencer."

A tout cela nous n'avons rien à dire, sinon: "*Beatus quem tu erudieris, Domine, et de lege tua docueris eum,* (Bienheureux

missionnaire des Iroquois qui n'a pas connu René. Nous donnons ces deux courts extraits qui ouvrent en même temps un jour sur la captivité des Hurons chez les Iroquois.

Le Père rencontra ici, Otohenha, l'hôte du feu Père Garnier, et du Père Garreau, dans la nation du Pétun. Il fut si saisi de joie à la vue du Père qu'il ne pût parler d'abord et fut obligé de différer à un autre temps pour lui raconter toutes ses aventures, les suivantes : comme il était en chemin, lui, toute sa famille et la fille du bon René, nommée OndoasKoua, menant un canot chargé de pelleteries et portant des présents de la part de deux capitaines de son pays, qui demandaient place pour demeurer à Kébec, il fut malheureusement rencontré par les Onontaheronons. Toute sa famille fut prise et dispersée en diverses cabanes, dont une femme, ayant été avertie sous main que les parents de celui pour qui elle avait été donnée voulaient la brûler, s'enfuit dans les bois avec son enfant, après que René l'eût baptisé.

Ce n'est pas chose moins funeste, ce qu'il raconta de la mort de cette fameuse Marthe Cohatio; sa sainteté est assez connue. Dieu a voulu l'éprouver bien rudement. Il dit donc que l'an passé, étant allé en guerre contre la nation du Chat, avec les Onontaheronons, et ayant pris et sac-cagé une bourgade, il trouva parmi les morts le bon René Sondiouanen, et sa fille parmi les captifs, avec cette Marthe, dont nous parlons. Ce fut à s'entr'encourager, à garder à Dieu leur promesse et à mourir dans la profession de la foi. La pauvre Marthe, qui ne pouvait pas si bien suivre le victorieux, à cause d'un genou enflé et d'un petit enfant qu'elle avait bien de la peine à porter, fut cruellement brûlée en chemin.

(Thwaites, T. 42, pp. 72-74.)

Parmi ces chasseurs, il se trouva bon nombre de Hurons chrétiens, qui donnèrent bien de la consolation au Père, lui faisant paraître comme la misère n'avait pas éteint la foi dans leur coeur et lui apprenant plusieurs particularités des restes de cette pauvre Eglise huronne. Une bonne femme, nommée Gandigoura, étant interrogée si pendant les six ans de la captivité, parmi les persécuteurs de la foi, elle l'avait conservée, répondit qu'elle n'avait garde d'oublier une chose qu'elle tenait plus précieuse que sa vie. Et se souvenant que, depuis son baptême, elle avait eu le bien de communier huit fois, cette pensée était assez forte pour l'empêcher de tomber dans ses premières erreurs et pour lui conserver jusqu'au dernier soupir la mémoire de sa religion.

Une autre, nommée Gannendio, disait qu'ayant vu massacrer ses enfants, et ayant reçu neuf coups de couteau, par ordre de ceux à qui elle avait été donnée, elle se consolait dans la pensée du Ciel, où elle pensait aller avec ses petits innocents; mais que Dieu lui avait rendu la vie d'une façon merveilleuse.

"René Tsondihwane, disait-il qui fut tué à la prise de Rigué, priait Dieu soir et matin, pendant son esclavage; et tous les samedis, il avertissait ceux qu'il pouvait du jour de dimanche, afin qu'ils le gardassent. Il avait lui-même baptisé deux enfants gémeaux (jumeaux) de sa fille Aatio.

(Thwaites, T. 42, p. 186.)

celui que tu enseignes, Seigneur, et à qui tu apprends ta loi.) Car ce bonhomme, depuis huit ans qu'il embrassa la foi, nous fait reconnaître en sa vie exemplaire et plus pleine de sainteté que ne sont ses paroles, que Dieu seul est son maître. (*Thwaites, T. 29, pp. 286-290.*)

En 1648, le même Père nous fait entendre le bon René discuter, avec des clartés vraiment mystiques, sur l'oraison.

UN BON VIEILLARD, nommé René Tsondiwane, rempli de mérites, dont la vie est constamment dans la sainteté et qui, partout où il se trouve, prêche et d'exemple et de parole, et avance puissamment notre christianisme, étant interrogé d'un de nos Pères combien de fois par jour il songeait à Dieu en un voyage dont il était fraîchement de retour : "Une seule fois, répondit-il fort simplement, mais qui durait depuis le matin jusqu'au soir."

Le Père lui demanda si cet entretien avec Dieu était mentalement. "Nenni, dit-il, je me trouve mieux de lui parler et en suis moins distrait." Quelque peu de jours après, le même Père apprit la façon d'entretien que ce bon vieillard avait avec Dieu, en un voyage qu'il fit avec lui. Car entrant en chemin, ce bon Sauvage se mit à dire les prières qu'il savait, puis, ayant gagné le devant, il éleva sa voix petit à petit. Le Père fut curieux de prêter l'oreille, le suivant d'assez près et fut tout étonné d'entendre les doux colloques qu'il faisait. Tantôt, il remerciait Dieu de l'avoir appelé à la foi; tantôt il le bénissait d'avoir créé les forêts et la terre, et le ciel; tantôt il déplorait la misère des infidèles. Puis, tout d'un coup, il remerciait Dieu d'avoir appelé en ces pays les Prédicateurs de l'Évangile. "Oui, mon Dieu, disait-il, vous les y avez attirés avec des cordes plus fortes que le fer; puisque ni les mésaises, ni les calomnies, ni les souffrances, ni mille dangers de la mort ne peuvent faire qu'ils se détachent d'avec nous et retournent en leur pays, où ils vivraient à leurs aises."

De fois à autre, ce bon vieillard parlait plus bas et le Père ne pouvait en recueillir que des mots çà et là; puis tout d'un coup, comme enflammé d'une nouvelle ardeur, il s'écriait : "O mon Dieu, que vous êtes grand, puisque la terre est grande et que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu, que vous êtes bon, puisque vous avez pitié des pécheurs, ayez pitié de moi. Ouvrez les yeux aux infidèles qui sont aveugles et qui, voyant ces arbres, ces forêts, ce soleil et cette lumière, ne voient pas que c'est vous qui avez tout créé; et il allait continuant dans cet air deux et trois heures entières.

de ton, et tout d'un autre accent il s'adressa à Dieu : "C'est vous, mon Dieu, lui disait-il, qui conduisez ici mes pas et qui voyez la

Etant venu en un lieu dangereux, il changea tout d'un coup crainte de mon coeur. Non, non, je ne veux pas craindre la mort et je vous abandonne ma vie, si vous voulez que je tombe dans les embûches de l'ennemi. Où fuirais-je pour éviter la mort ? Et où irais-je pour être plus en assurance qu'étant conduit de votre main ? Si je meurs aujourd'hui, j'espère qu'aujourd'hui je vous verrai là-haut au Ciel." En un mot, ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin; et le Père qui le suivait de compagnie m'a assuré que ses paroles étaient comme un brasier ardent, qui l'enflammaient lui-même. (*Thwaites, T. 33, p. 178.*)

1649! C'est l'année où les Hurons recevront des Iroquois le coup dont ils ne se relèveront plus. Le pieux René est trop âgé pour aller à la guerre. Mais voici, d'après le P. Ragueneau la prière qu'il fit au départ des guerriers. Ce texte clôt à une très grande hauteur spirituelle le récit de ces trois vies de grands Hurons chrétiens.⁽¹⁾

JE VEUX, pour achever ma lettre, faire part à Votre Révérence de la prière que fit le bon René Tsondiwane au départ des chrétiens de la Conception, qui allaient au devant de l'ennemi : "Seigneur Dieu, Maître de nos vies, ayez pitié des chrétiens qui vont rencontrer les Iroquois; ne les abandonnez pas, de peu que le progrès de la foi ne soit retardé par vos ennemis, s'ils ont le dessus." Quoique le bon homme n'obtint pas l'effet de sa prière, il ne laissa pas de venir adorer Dieu en suite de la mort de Tsoendiai, son gendre, et de la captivité d'Ihanneusa, son fils. J'entendis encore la prière qu'il fit en telle forme : "Mon Dieu, ce qui est arrivé, que nos frères sont morts, est le meilleur; nous n'avons point d'esprit, nous autres hommes, qui prétendions : que l'issue n'arrive-t-elle ainsi ? vous seul connaissez ce qui doit être pour le mieux. Pour lors, nous avouerons dans le Ciel, quand nous y arriverons, que les choses sont bien arrivées ainsi qu'elles sont arrivées, et qu'elles ne seraient pas bien allées, si elles fussent arrivées autrement." (*Twaites, T. 34, p. 218.*)

On aura vu (page 29) que le bon René, au témoignage du même P. Ragueneau se serait noyé dans le Fleuve, en bas de Québec, en juin 1652, en même temps que Joseph Teondechoren. Cependant, aux chapitres 3 et 12 de la Relation de 1652, le rédacteur, le P. Jean de Quen, parle du même René Tsondiwane "qui fut tué à la prise de Rigué". Ce témoignage est moins sûr. C'est celui d'un

T A B L E

Introduction	3
L'Apôtre de l'Action catholique	5
Le Sorcier converti	21
Le bon René, mystique	34

HOMMAGES
DE
LA FAMILLE
J.-A. LAPALME

COCHRANE

Le magasin de la qualité
pour tout choix de cadeaux

Cordiale bienvenue à tous nos clients
— anciens et nouveaux —

à votre service un personnel expérimenté

SUDBURY

Tél.: 4-4255

Téléphone : 5-5611

LA COMPAGNIE DE TRANSPORT
DELONGCHAMP

Déménagement et transport
Entreposage — Empaquetage
Entrepôt à l'épreuve du feu

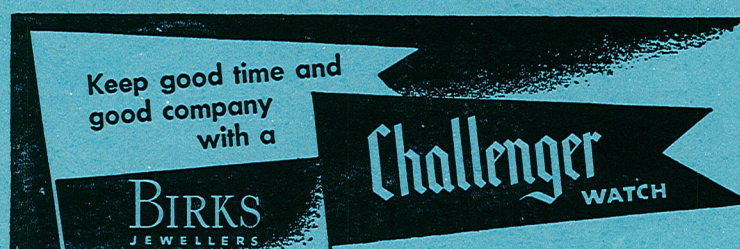
Bureau : 20, Rue LORNE SUDBURY, ONT.

Pour un service prompt et courtois

Label & Fils
nettoyeurs - teinturiers

Téléphone : 7-7517

142, Rue EYRE SUDBURY, ONT.



Téléphone : 4-44271

80, Rue DURHAM SUDBURY, ONT.

Collection
“Documents historiques”

•

- No 1: La Société Historique du Nouvel-Ontario.
No 2: Aperçu sur les origines de Sudbury.
No 3: Faune et mines régionales.
No 4: Chelmsford, Coniston, Chapleau.
No 5: Familles pionnières.
No 6: Fondateurs du diocèse du Sault-Ste-Marie.
No 7: Flore régionale et industrie forestière.
No 8: Verner et Lafontaine.
No 9: Couvent, F.F.C.-F., Orphelinat à Sudbury.
No 10: Saint-Ignace II et Welland.
No 11: Vieux remèdes au tribunal de l'histoire.
No 12: L'histoire de Sturgeon-Falls.
No 13: Jean Nicolet, Nicolas Point, Toronto.
No 14: Gloires Ontariennes I. Saints Jean de Brébeuf et Gabriel Lalemant.
No 15: Gloires Ontariennes II. Saints Antoine Daniel, Charles Garnier et Noël Chabanel.
No 16: Trois grands Hurons.

On peut se procurer ces publications
à l'adresse suivante :

La Société Historique du Nouvel-Ontario,
Collège du Sacré-Coeur,
Sudbury, Ont.